

011165

LES-AMIS-DE-LA^{JT} POLOGNE



REVUE
MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF :
Rosa BAILLY

REDACTION et ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v°)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : Orléon : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

Nos souscriptions. — Quelques mots sur les Juifs polonais. — L'essor de Gdynia. — La Défense des Provinces frontières. — Pour sauver la Cathédrale de Wilno. — Le premier touriste en Pologne : MIECZYSLAS SMOLARSKI. — Les Investissements Belges en Pologne. — L'art Polonais. — Le Pasteur et l'Industriel : BOLESLAS PRUS. — Deux poésies : *Czardasz* : CASIMIR PRZERWA-TETMAYER ; *Ballade du Joyeux Vagabond* : LÉOPOLD STAFF. — L'Art Populaire Polonais. — Français et Polonais en Sibérie : FR. RAWITA-GAWRONSKI. — La santé des Etudiants. — L'Action des Amis de la Pologne.



LA CATHÉDRALE DE LUBLIN

Léon Wyczolkowski.



NOS SOUSCRIPTIONS

Nous sommes heureux d'adresser nos remerciements aux chers amis qui ont voulu nous manifester leur sympathie et nous apporter leur aide, en ces temps difficiles.

Nous avons reçu :

POUR LE MONUMENT AUX VOLONTAIRES POLONAIS

Conseil général de l'Indre.	200 »	Les Anciens Combattants		M. Berger (Orléans)	100 »
M ^{me} Gellé-Verrieux	20 »	(Mancieulles)	50 »	Les A. P. d'Orléans (par M ^{lle}	
M ^{me} Barrett-Spalikowska	10 »	M. Mouillet	20 »	Tréglos)	300 »
M. J.-S. Clément	10 »	Recueilli par M ^{me} Korze-		TOTAL des listes précéd.	27.388 80
Les A. E. de l'Ecole polon.	100 »	niewska	56 »	TOTAL au 30 juin	28.254 80

POUR LES SANS-TRAVAIL

M ^{lle} Zagrodzka	50 »	M ^{lle} Fauvin (Amiens)	20 »	M ^{lle} Martin	5 »
M ^{me} Barrett-Spalikowska	10 »	« Scemia »	10 »	M ^{lle} Chrétien	30 »
M. Pierre Duménil	10 »	M ^{lle} Hedwige Wasiak	13 50	TOTAL des listes précéd.	19.217 90
Les A. E. de l'Ecole polon.	100 »	Un Espérantiste d'Orléans.	10 »	TOTAL au 30 juin	19.489 40
M ^{me} Ayzac	3 »	M ^{lle} Florimond	10 »		

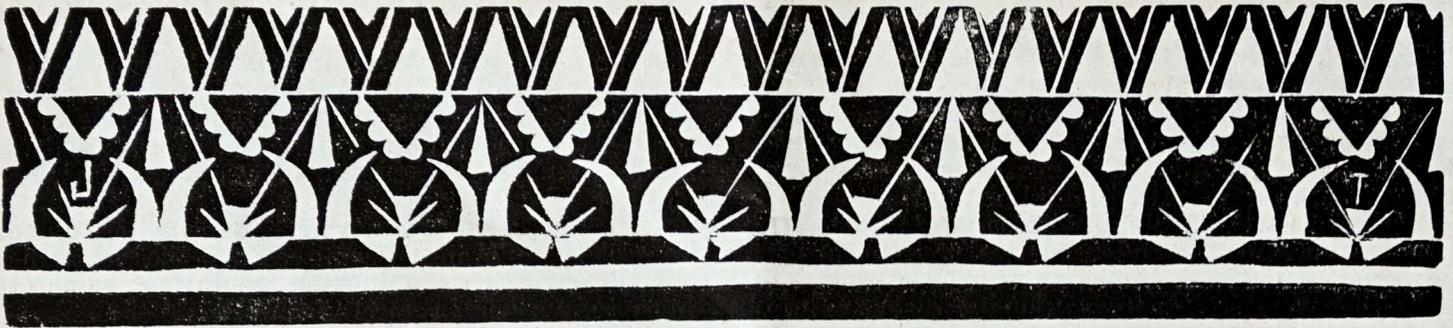
POUR LES ORPHELINS DE L'ABBÉ LURAT

Anonyme (Orléans)	17 »	M. Pierre Duménil	10 »	Bailly	150 »
M ^{me} Barrett-Spalikowska	30 »	Anonyme (Orléans)	17 »	Liste précédente	995 »
M. Chotard (Vitry)	20 »	Quête à la suite d'une con-		TOTAL au 30 juin	1.249 »
M ^{lle} Fauvin (Amiens)	10 »	férence de M ^{me} Rosa			

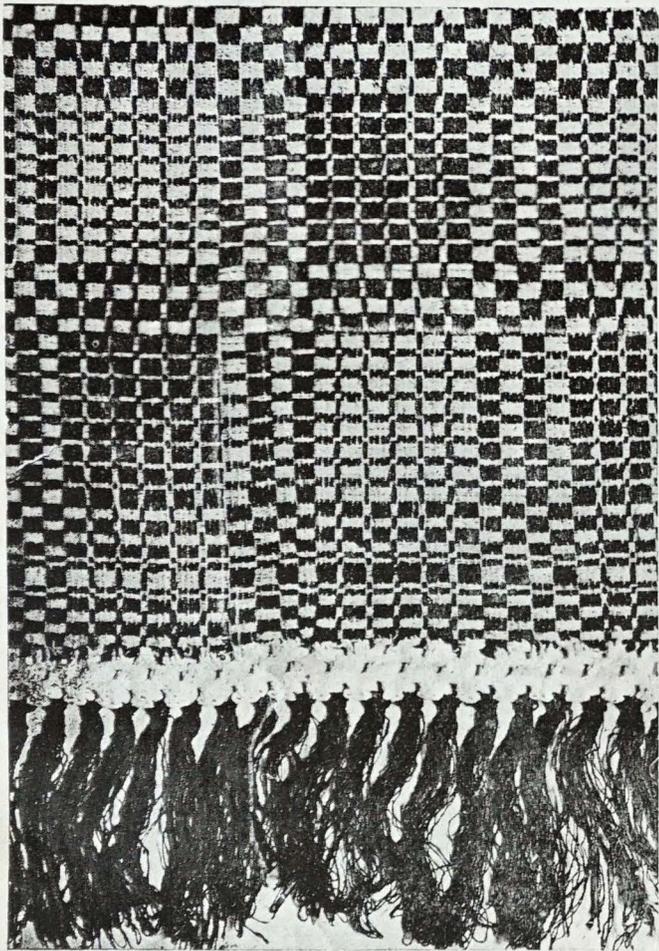
POUR NOS ŒUVRES EN GÉNÉRAL

M. G.-Z. (Poitiers)	10 »	M. Imbenotte	10 »	M ^{me} la Directrice de l'E. P.	
Abbé Unszlicht (Meaux)	84 »	M ^{me} Renard	10 »	S. (Béziers)	10 »
M ^{lle} Cwik (Alger)	10 »	M. Borowski	15 »	M. Aimé	5 »
M. Lagarde	10 »	M ^{lle} Gosselin	10 »	Comtesse Branicka	10 »
Dr Barot (Angers)	10 »	M ^{lle} Schoell	5 »	M ^{me} Rzewuska de Balzac	15 »
M ^{me} Lutaud (Vendôme)	5 »	Le Chevalier Estignard	10 »	M. Romain	10 »
M. Suire (La Rochelle)	2 »	M. Teste	5 »	M. Villedy (Cholet)	5 »
M. Régnier (Saïgon)	40 »	M ^{lle} Angot	5 »	M. Strzalkowski	5 »
M ^{me} Hennessy - Przybys-		M. Pagès	5 »	M ^{lle} Fournier	5 »
zewska	50 »	M. Robelin	5 »	M. Porte (Auxonne)	10 »
M. Albert Dufoureq	200 »	M. Makowski	5 »	M ^{me} Salvané (Montauban).	20 »
Abbé Pacuszka	40 »	M ^{me} le D ^r Noël	5 »	Capitaine de frégate Schwe-	
M. Saurin (Tunis)	15 »	M. Reymont	10 »	rer	30 »
M ^{lle} Odette Lemoine	10 »	M ^{lle} Richelot	10 »	M. Allix (Argentan)	10 »
M ^{lle} Rambeaud (Lyon)	10 »	M. Merlin	20 »	M. Mathonière	10 »
M. Robert Chabrié	40 »	M. Félix Martinole	10 »	M ^{me} Dumas (Bourges)	5 »
M ^{me} Lehouchu	20 »	M. Bourgeois	5 »	M ^{me} Gasztowtt (Cholet)	5 »
M. Garczynski	10 »	M. Durteste	10 »	M. Laurent (Béthune)	10 »
M. Gras (Castelsarrazin)	200 »	M ^{me} Borkowska	10 »	M ^{lle} Bréhier (Nantes)	10 »
M. Luboinski	40 »	M ^{lle} Taconnet	10 »	M. Benest	5 »
M. Pratbourdin	5 »	M. Monget	20 »	M. Gontier	5 »
M ^{lle} Obalska	5 »	M. André Durand	15 »	M. Plancharde	5 »
M. du Mesnil-Thoret	10 »	M ^{lle} J. Riberolles	10 »	M. Heinrich (Ecully)	10 »
M. Bonnard (Châlons)	5 »	M. Capois	10 »	Capitaine Pratx (Alès)	10 »
M. Montsaingeon	5 »	Lieut. de vaisseau Betton	25 »	M. Cazala (Châteauroux)	20 »
M ^{lle} Thérèse Sabin	10 »	M ^{lle} Ledoux	5 »	Abbé Janvier (Rennes)	5 »
M ^{me} Prunier (Cognac)	10 »	M ^{lle} Malbranque	10 »	M ^{lle} Petit (Amiens)	5 »
M ^{me} Aubergé (Mareuil)	5 »	« Scemia »	10 »	M ^{me} Chaine	5 »
Lieutenant Rollet	10 »	M. Bentz	5 »	M. Mongel (Bayon)	10 »
M. Szczeniowski	5 »	M. Szymanek	10 »	M. Raingeard (Rennes)	10 »
M. Perreau (Angoulême)	100 »	M. Lautié	10 »	M. Guyader	5 »
M ^{me} Nina Fuchs	50 »	M. Malègue (Sète)	10 »	M. Devillers	5 »
M. Psarski	7 »	M ^{lle} Lombard	10 »	Abbé Boitteaux	10 »
Les A. P. du Collège de Pé-		M. Martel (Commeny)	10 »	M ^{lle} Peyron (Sisteron)	5 »
rigueux	7 »	M. Cuvelier (Courrières)	5 »	M. Jardin (Nancy)	10 »
M ^{lle} Slaweska (Tours)	5 50	M. Lataste (Cavaillon)	5 »	M. Serré (Versailles)	2 »
M ^{me} Charles Zanello, en		M ^{me} Chevalier	5 »	M. Besset	15 »
souvenir de Charles Stry-		M ^{lle} Kauffeisen (Dijon)	5 »	M. Radziszewski	40 »
jenski	50 »	M. Corporandy	10 »	M. Vieux (Nantes)	15 »
M ^e Merklen (Reims)	200 »	M. Caviolle	2 »	Général Odry (Alger)	15 »
M ^{me} Farand - Humiecka	10 »	M ^{me} Salutrynska	5 »	Le Professeur Grynfeldt	40 »
M. Gorget	10 »	M. Kazimierzak	5 »	M. Lucien Messain	10 »
M. Cans	40 »	M. Morisson (Casablanca)	30 »		
M. Chaux	10 »	M. Voise (Cahors)	2 »	TOTAL	2.206 50

Un cordial merci à tous ceux de nos amis qui ont aidé au succès du Bal des Etudiants et des Jeunes musiciens polonais, et à la Tombola de Madame de Chlapowska, Ambassadrice de Pologne.



L'Art Populaire Polonais



TISSU DE LIN DE KURPIE

Quand on prend contact avec l'art rustique de la Pologne, on est frappé tout d'abord par le fait que cet art n'est pas resté au fond des villages et des campagnes où il a vu le jour, mais qu'il a trouvé moyen de s'infiltrer dans les villes et servir aux besoins de la vie urbaine, sans perdre rien de son caractère primitif.

Une vitalité et une richesse tout à fait extraor-

dinaires caractérisent l'art populaire polonais, et ceci s'explique par le fait que pendant des siècles et des siècles, cet art s'est développé tout doucement, sans heurts ni secousses, protégé de toute influence étrangère quelle qu'elle fût, tout à la tradition séculaire, bien loin du rythme assourdissant de la vie moderne. Si, d'une part il perdait par là le moyen de s'épancher en dehors, il a réussi par contre à garder intactes sa fraîcheur et sa pureté primordiales. Et c'est précisément cette pureté et cette fraîcheur qu'il serait onéreux de chercher chez les nations plus industrialisées que la Pologne. Le machinisme y a pris un essor trop violent et a étouffé la production populaire. Les dessins les plus beaux, les broderies et les tapisseries les plus ingénieuses, produites en masse et en vitesse, ont vite fait de perdre le cachet d'originalité qui les marquait au début.

Parmi les produits de l'art paysan, il faut remarquer les toiles bises, en lin, plus ou moins fines, toiles tissées par la paysanne elle-même, et qui en fait de teinturier n'en ont connu qu'un seul, le soleil rayonnant, qui les a blanchies sans toutefois leur ôter complètement cette teinte bise si caractéristique.

Viennent ensuite les tissus en laine, tissés sur des métiers à bras, d'étroits métiers paysans. Les couleurs et le dessin de ces tissus ont gardé le caractère traditionnel. Ils sont tels que les a créés l'imagination et le goût populaire, et ce n'est pas peu dire. Ces tissus sont fort variés, toute une gamme, en commençant par les plus simples pour arriver jusqu'à les plus recherchés, au dessin compliqué et aux couleurs bigarrées. Les paysans emploient leurs tissus pour la décoration de leurs intérieurs et l'ornement de leurs vêtements.

Parmi les tissus exposés, soulignons le caractère si original des « krajki », ceintures-rubans en lin ou en laine, tissés à la main aux couleurs variées et aux dessins des plus originaux.

Viennent ensuite les produits de la céramique, qui n'est pas banale du tout, il s'en faut : pots, vases, cache-pots, etc., dont les contours sont des plus nobles et la couleur agréable à l'œil.

Puis ce sont les découpures en papier, formant des motifs décoratifs, très employés pour le décor des intérieurs paysans; on les attache aux murs

blanchis à la chaux, ils rehaussent le ton de la demeure rustique et lui prêtent un air frais et riant.

Voici encore des jouets découpés en bois et peinturlurés, représentant des types populaires, des scènes de la vie quotidienne et aussi des personnages et des scènes des contes et fables.

Mais la partie la plus intéressante de notre exposition ce sont bien les broderies paysannes. On en a déjà vu de ces broderies ! Presque tous les pays d'Europe en produisent, mais, disons-le ouvertement, les broderies polonaises se distinguent par leur richesse et leur goût charmant. La couleur locale, l'empreinte laissée par le caractère régional de la contrée en fait autant de petits chefs-

une note intéressante et individuelle, non seulement aux intérieurs rustiques, mais aussi aux salles à manger des appartements les plus « sélects ». Pour les robes d'été, pyjamas, robes d'enfants, les broderies paysannes se sont révélées du plus bel effet.

A côté des broderies, voici des dentelles, d'une finesse incomparable. Parmi ces dentelles, certaine dentelle « glacée », amidonnée, toute fine, raide et luisante, n'a pas sa pareille jusqu'ici. Dentelles de couleur bise, dentelles au crochet et au fuseau, cercles concentriques, aux motifs joliment combinés...

Voici encore des rideaux en filet faits à la main, rappelant par la technique du travail, ces filets de



PAYSANNES DES ENVIRONS DE POZNAŃ

d'œuvre originaux. En examinant de près toutes ces broderies, on serait vraiment enclin à croire qu'on a affaire, non pas à la production d'un seul pays, mais bien à celle de plusieurs pays réunis.

Ces broderies sont tantôt tout à fait simples, avec des motifs plutôt géométriques, brodés le long du fil, et tantôt très belles, très riches, avec un dessin plus compliqué, de petites fleurs formant des bouquets ou bien encore de grandes fleurs émergeant de la toile bise et qui rappellent parfois des motifs de l'art hindou.

Pensez que tout cela a été fait à la main par de pauvres paysannes sans aucune instruction, qui ne savent pas dessiner et ne se fient qu'à leurs bons yeux ! La trame du tissu les guide, elles se passent fort bien de modèle et d'apprentissage.

Ces broderies ont été appliquées de la façon la plus ingénieuse à l'ornementation des services de table qui sont d'un goût parfait : nappes, nappes et serviettes de toutes dimensions ajoutent

pêcheurs qu'on voit sécher au soleil, si jolis dans leur simplicité.

Tous les produits de l'art populaire polonais proviennent des campagnes et des villages où il ont été exécutés par des mains paysannes, des artisans campagnards, artistes « sans le faire exprès ».

Nous avons eu l'occasion de causer avec les personnes dirigeant les centres d'art paysan (« Apel »). elles nous ont déclaré qu'il était formellement défendu de faire copier les produits de l'industrie populaire dans les villes et de les employer dans les magasins et les ateliers. Bien au contraire, les amis de l'industrie populaire ne se fixent d'autre tâche que d'apporter une aide matérielle aux artisans campagnards, et de les aider à passer les durs moments de la crise économique. On tient en Pologne à laisser l'industrie populaire se développer librement, sans entraves aucunes, sans fâcheuses innovations.

Que l'artiste rustique continue à créer selon



PAYSANS CRACOVIENS

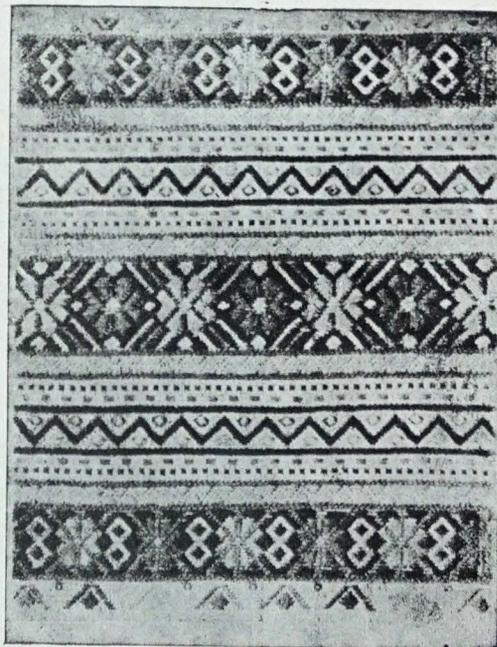
son goût et la tradition que lui ont laissée ses pères.

Les Polonais tiennent à garder intacte la pureté de leur art populaire, nous a-t-on dit, ils veulent le protéger tout en lui assurant son développement.

Les organisations, comme l' « Apel » de Varsovie sont ainsi sur des assises solides. Tout en faisant preuve d'un sens commercial bien équilibré, elles défendent vaillamment l'art populaire polonais de l'automatisme et du machinisme.



BRODERIES DE MANCHES



MOTIFS DE BRODERIE

Quelques mots sur les Juifs Polonais

La population juive disséminée dans le monde entier atteint le chiffre de 15 millions, dont environ 4 millions en Amérique, près de 3 millions en Angleterre et ses colonies. En Europe, la plus nombreuse agglomération juive se trouve en Pologne (2.829.456) et en Russie (2.626.667). En Allemagne il y a 680.000 Juifs, en France 165.000, en Palestine environ 150.000, en Italie 46.000 et il paraît, qu'au Japon, le nombre de Juifs atteint à peine 500.

On a donc pu dire que le pays des Juifs, c'était la Pologne.

Les Juifs ont joui en Pologne, dès le Moyen Age, de privilèges exceptionnels. En témoignage de reconnaissance, ils ont édifié dans le Ghetto de Cracovie un monument au roi Casimir-le-Grand.

On appelait la Pologne jadis : « le Paradis des Juifs ».

Ils n'y sont pas tous venus de leur plein gré ! S'il y a une si forte proportion de Juifs en Pologne, c'est qu'avant la guerre, le gouvernement russe, pour se débarrasser de ses sujets indésirables, et pour créer de nouvelles difficultés à une nation qu'il n'arrivait pas à soumettre, les a refoulés en masse dans le Royaume.

D'autre part, l'Autriche se montrait tolérante à l'égard des Juifs de Petite Pologne, établis là depuis des siècles.

Aussi les Juifs sont-ils particulièrement nombreux en Pologne orientale, et tassés, on peut le dire, dans l'ancien Royaume. Au contraire, il n'y en a presque pas en Poznanie et en Poméranie, l'Allemagne leur ayant déjà interdit ces provinces au temps de l'oppression. Poznan est la ville la plus polonaise au point de vue ethnique : elle

ne comprend guère que des Slaves; Varsovie, au contraire, a plus d'un tiers de sa population constitué par des Sémites.

Ce qui constitue la « question juive », c'est surtout la question économique. Les Juifs agriculteurs sont l'exception, dans ce pays essentiellement agricole. Ils préfèrent le commerce. Aussi voit-on des familles entières mourir de faim. Le sympathique Albert Londres, juif lui-même, ayant visité les taudis juifs de Léopol, et le cœur débordant de pitié pour tant de misère, se voit pourtant obligé de conclure : « On ne peut tout de même concevoir une ville dont 95 % de la population seraient des intermédiaires. » Le commerce et la banque étant aux mains des Juifs, les Polonais se sont trouvés par trop désavantagés.

Tel-Aviv résoudra-t-il le problème ? On peut en douter. La plupart des Juifs préfèrent rester en Pologne plutôt que d'émigrer en Palestine.

Moins fortement attachés que les Polonais à la Pologne qu'ils regardent de par leur religion, comme une terre d'exil, les Juifs ne se sont pas sacrifiés pour sa liberté, à de nobles exceptions près.

Le gouvernement polonais, depuis la résurrection, a fait preuve à l'égard des Juifs de l'esprit le plus libéral. Ils sont considérés comme égaux aux autres citoyens, admis aux écoles, aux Universités, à tous les postes et emplois, même les plus hauts. Plusieurs ont déjà fait partie des ministères.

L'influence de cette heureuse politique se fait sentir. En France, nous voyons se former, à Bordeaux, à Montpellier, parmi les étudiants juifs de



LES JUIFS D'UNE PETITE VILLE POLONAISE
ACCUEILLANT LE MARÉCHAL PILSUDSKI

Pologne, des « associations de citoyens polonais », qui s'efforcent de servir la cause de la Pologne. A Paris s'est organisée une Société : « le Juif Polonais », qui travaille en complet accord avec « les Amis de la Pologne ».

Les Juifs polonais, émigrés en Amérique, sont revenus au pays natal, après la guerre, avec des vêtements à l'européenne et de l'or. Ils ont fortement contribué à assainir les ghettos et l'on voit à Varsovie beaucoup moins de lévites noires et de papillottes sous la petite casquette noire. Mais les petites villes de Pologne orientale ont gardé costumes et traditions, et présentent aux Français des tableaux qu'ils n'attendaient pas, d'un pittoresque inouï.

Ne pas croire que les trois millions de Juifs en Pologne forment bloc. Il y a entre eux des divi-

sions politiques et religieuses. Il ne faudrait pas plus confondre un Harçim avec un Juif, qu'un Juif avec un catholique.

Certains veulent adopter comme langue le polonais, d'autres l'hébreu. Un mouvement s'accroît pour la création d'écoles laïques en yiddish, jargon hébraïco-allemand.

Comme toutes les questions au monde, la question juive se résoudra par la bonne volonté générale. Elle nous paraît en bonne voie en Pologne. Et la preuve, c'est que les Juifs d'Allemagne se sont réfugiés en Pologne en masse.

Après la politique pacificatrice du Maréchal Pilsudski, voici le beau geste de Paderewski, donnant à Paris, le 28 juin, un concert en faveur des exilés juifs.

Pour sauver la Cathédrale de Wilno



LA CATHÉDRALE DE WILNO

La Cathédrale de Wilno, au cours des siècles, fut incendiée trois fois et trois fois rebâtie. Celle que l'on admire actuellement a été construite à la fin du XIII^e siècle sous la direction de l'évêque de Wilno, Tyszkiewicz. C'est un beau monument de style dorique, de grandes dimensions, orné des statues de trois apôtres des deux côtés du péristyle, plusieurs autres statues se trouvant dans des niches ménagées dans les parois. Outre sa valeur architecturale, très réelle, cette église recèle un grand nombre de souvenirs historiques. Les tom-

beaux des princes lithuaniens et de plusieurs évêques de Wilno se trouvent dans ses souterrains. On n'imagine pas qu'un monument de cette importance, qui en même temps est un reliquaire de souvenirs chers à la nation, puisse s'effondrer pour ne former qu'un amoncellement de ruines.

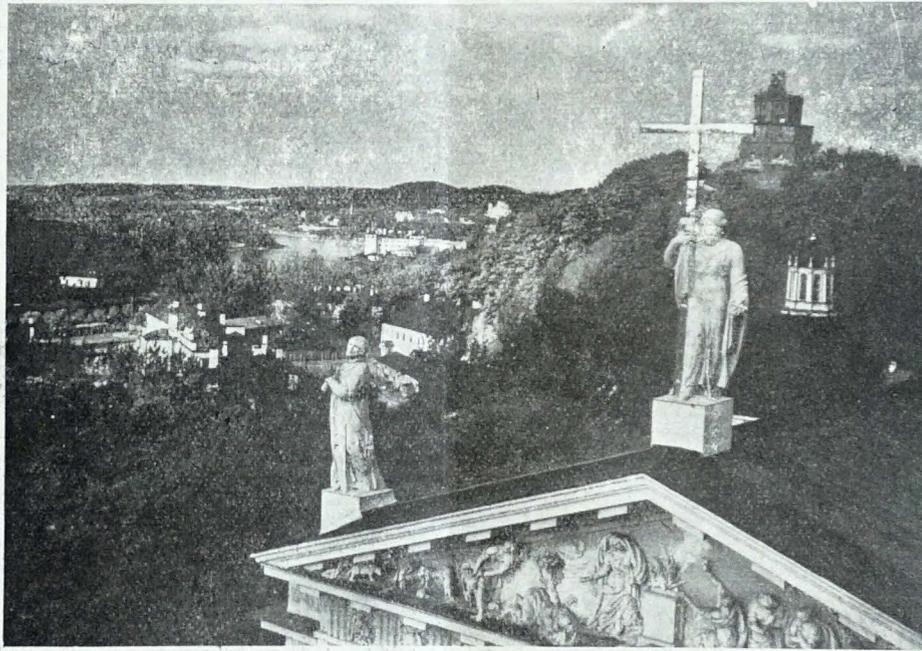
Cependant ce danger existe. Déjà plusieurs fissures se sont produites dans les murs. Les colonnes intérieures qui supportent tout le poids de la nef médiane de l'édifice, reposent sur des fondements que les infiltrations d'eau dans le sous-sol

sablomeux rendent incertains. Dans les parois de la belle chapelle de Saint-Casimir, on a constaté des signes de fléchissement.

Au point de vue technique, le problème ne présente aucune difficulté insurmontable. Tous les fondements peuvent être renforcés. On procède par petites sections, en creusant des petits passages sous mur. De cette manière, on aboutit à construire un immense delta de béton armé qui lui-même peut reposer sur un terrain instable, même sur un marécage et supporter n'importe quelle charge. C'est un travail de patience et de précision qui, malheu-

reusement, étant données les dimensions de la Cathédrale, sera nécessairement très coûteux.

Le premier dimanche du mois d'avril dans toutes les églises de la Pologne fut organisée une quête pour subvenir aux frais des travaux de renforcement des fondations de la Basilique de Wilno. Evidemment le sauvetage de l'édifice n'est pas uniquement à la charge de la générosité des fidèles. Les fonds nécessaires se trouveront. Ni le clergé polonais, ni la ville, ni l'Etat ne l'exposeront à l'éventualité d'un écroulement possible. La quête a voulu exprimer la solidarité de tous les Polonais.



LE FRONTON ET LA MONTAGNE DU CHATEAU

Le Premier Touriste en Pologne

Le premier touriste qui ait décrit la Pologne, fut un voyageur du pays des Maures. Il la visita, il y a presque déjà mille ans !

De ce qui se passait alors sur les territoires slaves, même les chroniqueurs en disent peu. Leurs écrits sont d'ordinaire brefs, laconiques; il nous faut les vérifier et les mettre d'accord. Pourtant, au X^e siècle déjà, des yeux étrangers regardaient avec curiosité la terre aux déserts immenses qu'était alors la Pologne. C'est alors que se répandaient au loin des nouvelles du grand royaume, que son chef,

Mieszko, devait bientôt faire entrer dans l'orbite de la civilisation occidentale, en renversant les dieux païens et en instaurant le catholicisme.

Lors donc qu'Ibrahim Ibn Jakob, après un heureux retour, rendit compte de son dur voyage au Khalife, il n'oublia pas de faire ses réflexions sur certains pays lointains et mystérieux. Il va de soi que sa personne, aussi bien que son compte-rendu, devaient plus tard vivement intéresser les érudits.

On le connut, bien des siècles après, par le manuscrit arabe de Obu Obeida Abdallaha Al Becri,

célèbre au XI^e siècle. Ami d'un des puissants mauritaniens, comblé par lui de présents et d'honneurs, il joignit à son œuvre personnelle : « Routes et lieux », les aperçus sur les pays slaves du hardi aventurier.

Rien d'étonnant à ce que le Khalife ait fait du savant un dignitaire. Si les pays du nord retentissaient chaque jour de luttes acharnées, emplissant l'univers du bruit des glaives, au royaume des Maures florissait alors le savoir, s'élevaient les beaux édifices qui nous transportent encore d'admiration; on y écoutait volontiers les poètes et on lisait avidement les ouvrages des philosophes, des mathématiciens, des médecins et des géographes.

Le sage Obu Obeid Al Becri, qui habitait Cordoue la savante, fut l'instigateur de nombreuses œuvres de linguistique, de géographie et de médecine. Il écrivit peu, pourtant, sur la Pologne, rien que ce qu'il apprit d'Ibn Ibrahim.

**

Cet Ibrahim provenait pour sûr de l'Afrique du Nord ou de l'Espagne. En vain chercherions-nous maintenant quelques détails particuliers sur lui. Ils se sont perdus depuis longtemps dans l'insondable brume de l'histoire. On croit pourtant que c'était un marchand, et certains pensent qu'il avait été dépêché à l'empereur Otton I^{er}.

Au printemps de 965 il traversa en bateau la mer Adriatique, parvint aux Alpes, les passa, et réussit à arriver jusqu'à Prague. Il avait dû entendre dire du mal, et il reconnaît avec considération que les murs n'en sont pas de bois, mais de pierre et de chaux. Il s'émerveille à voir les chevaliers armés et en bon ordre, portant tous le casque, la cuirasse et l'épée.

Cet homme d'esprit sobre et curieux ne manque pas de s'informer de l'état du commerce. Il remarqua donc que chez les Tchèques, il y a des chevaux en quantité, et des selles, des casques, des écharpes légères, confectionnées sur place. Il note dans son mémorandum le nom du roi Boleslas, et il continue sa route, d'abord vers l'Empereur Otton, à Magdebourg puis, de là, vers le roi slave Obotrytow, anéanti à ce moment et submergé sans retour par la vague allemande. Enfin, il arriva au royaume de Mieszko, « roi du Nord », au pays « grand entre les pays slaves ».

Bien qu'il fût étranger, il ne dut pas trop attirer l'attention sur lui, car les voyages étaient alors très fréquents. Lui-même raconta au Khalife que de Cracovie à Prague, s'en venaient avec leurs marchandises « les Russiens et les Slaviens, les Musulmans, les Juifs et les Turcomans ». Sur les grandes voies commerciales de l'époque, qui traversaient la Pologne, on déterre encore des monnaies allemandes, tchèques, anglo-saxonnes, byzantines, danoises et bien d'autres encore, qu'apportaient dans leurs sacs et poches les marchands de tous pays. Il ne faudrait donc pas croire que dans ces temps reculés, le visage aux yeux noirs d'un Ibrahim pouvait éveiller la méfiance ou l'étonnement. On le respectait, comme porteur de messages, on causait volontiers avec lui des choses de commerce.

Si nombreux s'en venaient les marchands, qu'il fallait bien qu'existât pour eux quelque piste dans

les déserts. Pourtant, à ce moment, aussi bien que quelques siècles plus tard, les voyageurs avaient peu d'exigences et ne réclamaient pas beaucoup de commodités. Ils ne plaignaient pas des ponts, des mauvais pavés, des lits trop étroits dans les auberges. Ils vivaient avec la nature, passaient le plus souvent la nuit à la belle étoile. La pluie et la tempête n'étaient pas pour eux menaçantes. Ibrahim voyageait sans doute armé, mais le mouvement même du commerce, si actif, témoigne que les mesures de sécurité n'étaient pas si mauvaises.

Sa récompense pour les difficultés vaincues et pour sa fatigue, fut de regarder des pays et des gens tels qu'aujourd'hui la plupart n'existent plus. Il contemple l'intéressante Pologne du paganisme, dont nous savons si peu de chose. Il vit certainement plus d'un de ces temples, décrits par Dytmar, dont les portes étaient ouvertes à tous. Il mit pied dans des bois intacts, éternels, et il vit des autels entourés de chevaux de frise. A l'intérieur, sur un piedestal dressé avec les cornes de diverses bêtes sauvages, se tenait, solitaire, la statue en bois d'un dieu vénéré, et sculptées sur les murs, à l'extérieur, les merveilleuses figures d'autres dieux et déesses, revêtus du casque et de l'armure.

Il vit certainement aussi les saints étendards, ramenés de la guerre, les gardiens et les prêtres mystérieux. Il fut peut-être témoin de prophéties accomplies en amenant un cheval entre deux fosses, recouvertes de gazon, et des sacrifices accomplis au milieu de la foule des fidèles murmurant des malédictions et pleins d'une horreur sacrée.

Peut-être redescendit-il vers l'occident par les lacs, desquels, plus d'une fois, disent les légendes, surgissait à l'improviste une grande bête sauvage, aux blanches défenses, annonciatrice de guerres, de troubles et d'échecs.

D'autres perspectives, à nous inconnues, attendaient Ibrahim. Il put se rencontrer, peut-être converser, avec le premier prince polonais dont l'histoire ait parlé. Il reconnut alors qu'il avait affaire à un chevalier, tenant conseil entre deux guerres, blessé une fois grièvement par un trait empoisonné, mais demeurant parmi les dangers fin, adroit et intelligent.

Le pays lui parut riche. Il y trouva abondance de pain, de viande, de miel et de fourrage. Les sources des revenus de la cour l'intéressèrent.

Il rapporte aussi qu'au couchant de l'empire des Russiens, donc, vraisemblablement en Pologne, existe une ville extraordinaire. Ce sont seulement les femmes qui gouvernent, et s'occupent des terres et des esclaves; des femmes audacieuses actives, qui vont à cheval et ne craignent pas la lutte à main armée...

De tels détails suffisent pour que le premier touriste en Pologne ne nous apparaisse pas tout à fait digne de foi. Les érudits se sont attachés à chaque mot de son récit, essayant après un millénaire ou presque d'arriver à la vérité !

La Pologne en ces temps-là jouissait-elle vraiment d'une telle abondance de pain ?

Comme il serait facile d'approuver cette assertion d'un mouvement de tête ! Les Slaves ont de tout temps été des agriculteurs. Rappelons-nous pourtant qu'à l'époque de Mieszko, le pays était

une vaste forêt d'arbres séculaires. Elle fut son salut plus d'une fois, en empêchant les ennemis de le suivre; elle fut une menace pour eux quand ils revenaient de leurs expéditions pillardes.

Dans les insondables profondeurs de la forêt vierge, régnait le brouillard, sous le feuillage des troncs puissants, à la hauteur fabuleuse; il s'y cachait de traîtreux marécages. Les rivières même n'en facilitaient pas l'accès, avec leur lit encombré de souches entraînées par les inondations. Elles ne pouvaient servir que de guides, ou seulement de points de repère, pour les voyageurs.

Quelques-unes rappellent aussi que la Grande-Pologne, quatre siècles plus tard, était encore inondée, son niveau étant au-dessous de celui de la mer.

Les bois y poussaient, il était possible d'y construire sur pilotis; les pâturages ne manquaient pas, mais où semer le seigle et le froment?

Les historiens attirent aussi l'attention sur ce fait qu'il n'était pas facile aux habitants du pays de Mieszko de défricher la forêt et d'abattre les énormes troncs, faute d'outils assez solides.

Pourtant tous ces raisonnements peuvent se prouver assez illusoire. Nous connaissons aujourd'hui, ou nous pouvons imaginer avec une certaine vraisemblance l'apparence de la Pologne en ces temps reculés. Du miel, comme l'écrivit Al Becri, il devait y en avoir beaucoup, puisque la multitude des abeilles sauvages, cent ans après, plus d'une fois fit se disperser des voyageurs étrangers. On y trouvait aussi des étendues qui ne cédaient pas à la puissante forêt vierge, des prairies au bord des rivières, des terres noires et fécondes, de larges espaces cultivés, surtout sur les collines de la Vistule, en Mazovie, en Kouïavie, et même en Grande-Pologne.

Les Vikings scandinaves qui s'en venaient comme marchands ou comme pillards, n'étaient pas les seuls à connaître les armes de métal; nous en trouvons dans presque toutes les tombes en

Pologne. On pouvait ne pas abattre les arbres, mais les brûler et mettre les friches en culture, comme le font aujourd'hui les colons dans les forêts d'outre-océan. Nous aimerions donc nous fier à cette aimable assertion d'Al Becri, que dans la Pologne des Piasts, comme dans celle des Jaguillons, il y avait du froment et du pain en quantité.

Quant à la ville des femmes, qui combattaient avec l'épée, et qui ressemblent tellement aux Amazones, n'était-ce pas quelque plaisanterie, à laquelle ont ajouté foi Al Becri aussi bien qu'Ibrahim? Car d'une ville aussi extraordinaire, dont le souvenir, devait franchir des siècles, comment se ferait-il que nul chroniqueur polonais n'ait jamais rien dit?

Ibrahim atteignit-il vraiment, après son voyage à Magdebourg, au grand pays slave gouverné par Mieszko, « roi du Nord »?

A-t-il réellement vu tout ce qu'il raconta plus tard au puissant et savant Khalife? N'a-t-il pas voulu tirer vanité auprès des Maures de son voyage et n'a-t-il pas rapporté comme siens les propos de ses compagnons de route? N'a-t-il même rien inventé, afin de produire plus d'impression?

Voilà bien le premier exemple du soin avec lequel il convient d'examiner les récits des voyageurs.

Pourtant le fond du récit reste flatteur pour les Polonais.

Reportons-nous par la pensée à la sainte Cor doue, alors musulmane, lorsque, dans une des salles du château, élevé depuis deux cents ans sur les bords du Guadalquivir, le voyageur se tenait en présence du puissant et vénéré Al Motasi, parmi les courtisans, les savants et les poètes, et lui parlait de la Pologne, grande et bien pourvue. Ce moment-là, nous pouvons l'imaginer, mais il nous est difficile de juger de ce qui était vrai, et de ce qui était forgé de toutes pièces par les lèvres de ce voyageur venu d'Arabie, Ibrahim Ibn Jacob.

Mieczislas SMOLARSKI.

LES INVESTISSEMENTS BELGES EN POLOGNE

Il est intéressant de signaler l'aide apportée par les capitaux belges au développement économique de la Pologne. En 1930, la part des investissements belges dans les sociétés industrielles polonaises était évaluée à 400 millions de francs ce qui plaçait la Belgique immédiatement après la France, l'Allemagne et les Etats-Unis. Mais depuis, des augmentations de capitaux successives et la création de nouvelles affaires ont porté à environ un milliard de francs le montant des capitaux belges engagés en Pologne.

La majorité des sociétés belgo-polonaises sont financées par un vaste organisme concentrateur, la Société Financière et Industrielle Belgo-Polonaise, au capital de 155 millions, créée il y a quelques années par la Trust Métallurgique franco-belge. Par l'intermédiaire de cette Société, la Belgique a pu prendre des participations importantes dans un grand nombre d'affaires existantes ou à créer.

Nous n'en finirions pas d'énumérer toutes les sociétés où les intérêts belges sont en jeu. Citons seulement quelques-unes des plus importantes: la Société Anonyme Belge de Force et de Traction Electrique (capital 94.000.000), la Société Anonyme Force et Lumière, la Société Anonyme Belge d'Entreprises Electriques (40.000.000.), le Groupe de l'Electricité de Lodz (125.000.000), la Société Anonyme des Mines et Usines de Zinc de Silésie, etc...

On trouve encore des capitaux belges dans des fabriques de soie artificielle, de ciment, de glaces, de lames de parquet, de papier, etc, etc...

Enfin les plus grandes banques, tant de Pologne que de Belgique, soutiennent cette importante collaboration dont les effets heureux à tous les points de vue, ne peuvent que réjouir les amis de la Pologne qui ont toujours été aussi des amis de la Belgique.

P. G.



LA POLOGNE ET LA MER

L'Essor de Gdynia

M. Eugène Kwiatkowski, ancien ministre du Commerce et de l'Industrie, un des auteurs principaux du port de Gdynia, a fait récemment une conférence sur l'essor du jeune port de la Baltique, dans laquelle il a analysé, entre autres, son rôle économique croissant pour l'économie polonaise.

L'essor du port de Gdynia, a dit M. Kwiatkowski, est la meilleure confirmation de la thèse du Président Wilson, réclamant pour la Pologne « un libre accès à la mer ». Tandis qu'en 1922 le commerce maritime participait à l'ensemble des échanges commerciaux de la Pologne avec l'étranger pour 7,3 % à peine, en 1932 le pourcentage des exportations et importations par les ports de Dantzig et Gdynia s'est élevé à 67 %.

En 1913, le trafic marchandises et le mouvement des navires du port de Dantzig étaient inférieurs au trafic des ports de Lubeck et de Libau, de moitié inférieur à celui de Stettin ou Riga, n'atteignant qu'un tiers du trafic de Malmö. Gdynia, aujourd'hui avec ses 5 millions de tonnes de trafic marchandises a devancé non seulement tous les ports mentionnés, mais également ceux de Brème et Koenigsberg, Stockholm et Copenhague, devant au cours des 8 années d'existence, un des premiers ports de la Baltique.

En 1932 — malgré la crise — il est entré à Gdynia 3.600 bâtiments, d'un tonnage global trois fois environ supérieur à celui du port de Dantzig avant la guerre, époque à laquelle ce dernier se trouvait dans des conditions économiques les plus favorables. Le port de Gdynia possède actuellement 27 lignes régulières, plus de 50 grues et transporteurs, les fondements d'une importante industrie, de grands et nombreux entrepôts, etc. La valeur globale des exportations et importations, ayant pris le chemin du port de Gdynia a atteint, en 1931, 400 millions de zlotys, contre 735 millions pour Dantzig. Ces chiffres, si l'on tient compte de la crise et du peu d'habitude qu'avait le commerce polonais de se servir du transport maritime, sont imposants. Mentionnons enfin la naissance de la flotte polonaise, grâce à laquelle le pavillon polonais arrive jusqu'aux ports étrangers les plus lointains et nous pourrons constater que la Pologne

n'a pas gâché les possibilités qui s'offraient à elle du fait de sa réinstallation sur la mer.

Les perspectives d'une meilleure utilisation du littoral par la Pologne sont d'ailleurs, toujours grandes, pour ne mentionner, à titre d'exemple, que la création prochaine de la zone franche de Gdynia qui pourra devenir un facteur d'une importance primordiale pour le développement du transit étranger à travers la Pologne.

LA TCHÉCOSLOVAQUIE ET GDYNIA

Le 5 mai est arrivée à Gdynia une délégation tchécoslovaque. La délégation étudiera en particulier les possibilités d'organiser l'importation de coton pour l'industrie textile tchécoslovaque par le port de Gdynia.

TRANSIT DE POISSONS PAR GDYNIA

Ces jours derniers est arrivé à Gdynia M. H. Mathiessen, directeur d'une compagnie norvégienne, venu en Pologne pour étudier les possibilités d'expédition, en transit, par la Pologne, des transports de poissons destinés à l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Roumanie. Ayant visité les installations particulières du port et surtout son frigorifique et la halle aux poissons, M. Mathiessen a déclaré aux représentants de l'administration du port que Gdynia était mieux outillée pour le transit de poissons que nombre d'autres ports étrangers, p. ex. Hambourg.

LE CHARBON POLONAIS A JAVA

La société de commerce polono-hindoue a présenté au gouvernement polonais un projet pour de vastes transactions entre la Pologne et Java.

La Pologne pourra fournir à Java d'importantes quantités de charbon; Java lui procurera en échange thé et caoutchouc. Ces marchandises seront amenées à Gdynia par les transports japonais de la ligne « Saïgon-Kobe », qui ramèneront de Gdynia le charbon polonais. Jusqu'à présent, Java n'achetait que le charbon anglais, mais le charbon polonais est à bien meilleur marché.



LE LAC MORSKIE OKO

BALLADE DU JOYEUX VAGABOND

Je quittai un beau jour le blanc mas de mes pères
Pour, vagabond joyeux, chercher un autre lot
Sur la voie la plus longue et parsemée de pierres.
Que j'aime conquérir ! Un ravin rempli d'eau,
S'il est large et abrupt, je le franchis d'un saut
Et je vante l'effort que ce geste me coûte.
Jamais je n'atteindrai mon but — mais c'est plus beau :
Moi, je n'ai qu'un désir : la belle mort en route.

Gaspilleur entêté, prodigue — je préfère
Non pas payer trop peu, mais, toujours, payer trop ;
Mieux qu'un champ de froment j'aime une fleur très chère :
Plus, l'objet m'a coûté et plus pour moi, il vaut.
Rien ne saurait troubler mon sommeil. Peu me chaut
Le larron qui m'épie et que d'autres redoutent.
S'il me lèse, c'est lui qui perdra son repos :
Moi, je n'ai qu'un désir : la belle mort en route.

Mon voisin s'empara du verger, mien naguère ;
Que la saveur des fruits disculpe cet escroc..
Ma mort exaucera ses ferventes prières :
N'a-t-il pas mis, déjà, du poison dans mon broc ?
Mes champs seront à lui... Tant mieux, car il le faut
Pour apaiser sa faim... Mon glaive, pur joyau,
Ira en d'autres mains servir aux nobles joutes :
Subjuguer des contrées, dompter quelques vassaux..
Moi, je n'ai qu'un désir : la belle mort en route.

ENVOI :

Mon ami inconnu, tu me verras tantôt.
Je porte un lourd trésor et n'ai point d'arme... Ecoute,
Plante-moi, sans broncher, dans le cœur ton couteau.
Moi, je n'ai qu'un désir : la belle mort en route.

Léopold STAFF.

(Traduit par Thérèse KOERNER.)



UN ASPECT DES TATRAS

CZARDASZ

(Fragment)

Joue-moi une czarda,
Tzigane, musicien !
Pleurez, cithares ; vous, basses.
Mugissez sauvagement...
Que de tristesse en mon âme,
D'anathèmes, de regret :
Mets-en autant dans l'archet,
Eh ! joue-moi une czarda,
O tzigane montagnard !
Quel orgueil en ma poitrine,
Et que d'orgueil étouffé !
Mets-en autant dans l'archet,
Eh ! joue-moi la czarda, eh !
Et sauvage et rugissante...
Eh ! Notre sang à tous deux
Est montagnard, durs nos cœurs,
Joue-moi toute ma colère,
Ma colère et mon dédain...
Ecoute : le bois frémit,
Dans le lointain, le lointain...
Joue comme la forêt joue

Lorsque le vent la secoue.
Le tourbillon la flagelle !
Des cordes les larmes coulent !...
Que mon corps ne roule pas
Au vallon en contre-bas.
Pour lui, pas de tombe en terre,
Ni de joujoux funéraires !
Qu'il reste sur le granit,
Au silence des à-pics,
Que le berce et que l'endorme
Le vent « halny » sanglotant.
Qu'un triste sapin frissonne
De ses branches reverdiées ;
Que les nuées l'auréolent,
Et l'arc-en-ciel le couronne...
Là s'envolent les grands aigles,
Et l'encerclent et l'enlacent ;
Des seuils de granit tombantes,
Les grandes eaux se lamentent.

Casimir PRZERWA-TETMAYER.
(Traduit par Rosa BAILLY).

La Défense des Provinces frontières

LA SILESIE

C'est un grand malheur pour une nation d'habiter un pays dépourvu de frontières naturelles, chaînes de montagnes, désert ou grand fleuve. En temps de paix, le gouvernement et la société civile en Pologne sont obligés de soutenir des luttes continuelles contre la propagande et les intrigues des éléments hostiles à l'État cherchant à provoquer un mouvement séparatiste dans les provinces avoisinant la Russie Soviétique et l'Allemagne. Grâce à la politique du Reich allemand, une effervescence se perpétue en Silésie.

Cette voïévodie, au point de vue ethnographique, est une des plus homogènes. Sur une population totale de 1.298.352 âmes elle compte 1.198.191 Polonais et seulement 100.161 Allemands, d'après le recensement de 1931. C'est-à-dire que la minorité allemande représente moins de 8% de la totalité. Dans ces conditions, il semble qu'aucune agitation antinationale ne devrait avoir prise. Cependant il y a un point faible. Cette grande majorité polonaise représente l'élément le moins instruit, le plus arriéré au point de vue économique. La minorité se concentre dans l'administration des grandes entreprises minières et industrielles, dans celle des grands domaines, les unes et les autres appartenant aux étrangers et parmi les classes exerçant les professions libérales dans les cités.

Cette prépondérance économique constitue, entre les mains de ceux qui dirigent la propagande révisionniste allemande, une arme puissante contre la politique d'unification suivie par l'administration polonaise. A force d'accueillir dans les usines et les exploitations agricoles les candidats qui envoient leurs fils aux écoles primaires allemandes, qui font leurs achats dans les coopératives allemandes, qui placent leurs épargnes dans les caisses d'épargne allemandes, et de refuser tout emploi aux autres, on met les premiers dans une situation incomparablement plus avantageuse par rapport aux seconds et, en même temps, on contribue à faire prospérer tous ces établissements, écoles,

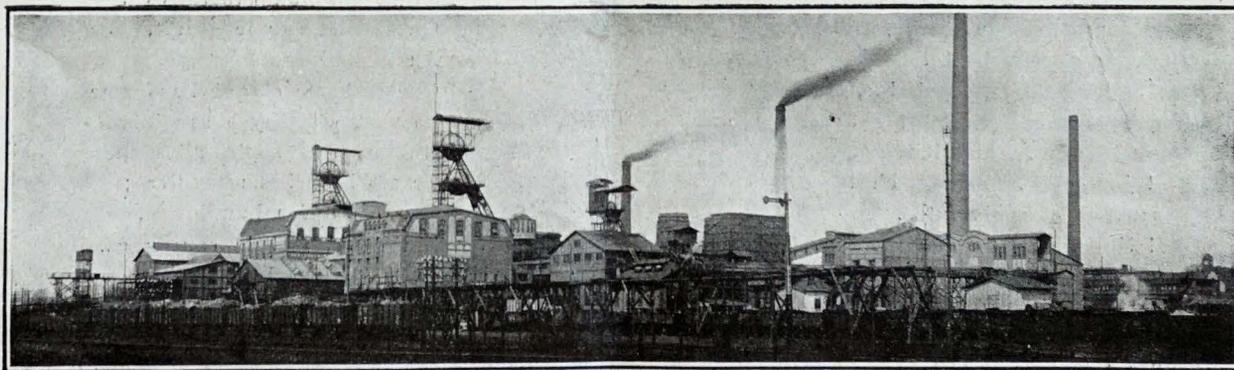
coopératives et sociétés de crédit allemands au préjudice des organisations concurrentes gérées par des Polonais.

Si l'on tient compte du fait que 85% des propriétés foncières en Silésie appartiennent à des Allemands, il est facile de se rendre compte quel nombre incalculable de gérants divers, occupés dans l'exploitation des dits domaines, agissent en même temps comme agents politiques pour influencer, dans le sens ci-dessus indiqué, la population polonaise qui leur fournit la main d'œuvre nécessaire.

Beaucoup de ces propriétaires ont acquis leurs lots dans les dernières décades du siècle précédent avec l'appui de la « Rentenbank » prussienne, à laquelle ils étaient tenus de payer des annuités d'amortissement pendant 60 ans et demi. Après le rattachement de la Silésie à la Pologne, le 22 juin 1922, le Rentenbank a déferé le soin de recueillir ces versements à la Bauernbank de Dantzig, à laquelle les Allemands les font parvenir jusqu'à présent. Le gouvernement polonais, faisant état du fait que le trésor de l'État polonais hériterait des droits de l'institution de l'État prussien, et telle était la « Rentenbank », exige la remise de ces sommes, mais la banque dantzoise fait valoir son titre de banque privée. L'affaire est en suspens au tribunal suprême pour la Haute-Silésie à Beuten. Et en attendant, les propriétaires polonais en petit nombre, qui ont acheté des terres de cette catégorie et payent des annuités à un taux plus élevé à la Banque Agraire de Katowice, sont poursuivis en justice par la Bauernbank.

Ainsi dans le domaine agricole la situation de la population polonaise se trouve dans un état d'incertitude par rapport à la minorité allemande.

Dans le domaine industriel et commercial cette relation est encore plus accentuée. Les importants capitaux allemands, qui étaient engagés avant la jonction, y sont restés jusqu'à présent. Ce que l'État a racheté constitue une faible fraction, ce que les



LE SIÈGE DE LA MINE DEBIENSKO EN HAUTE-SILÉSIE

particuliers ont pu acquérir une fraction encore moindre. Les Allemands ont le pas sur les Polonais aussi dans les sociétés coopératives. Leur banque spéciale, la « Genossenschaftsbank », a été dotée d'un capital de 3 millions de marks pour financer ces institutions. En ce moment les placements effectués dans la dite banque atteignent 17 millions. Les cotisations dans les coopératives allemandes sont intentionnellement très élevées pour en rendre l'accès aux candidats polonais plus difficile.

Devant ce front économique bien organisé et bien pourvu de moyens de résistance, que peut faire la société polonaise pour l'ébranler ?

L'Etat intervient lorsque des abus sont commis. De temps en temps un agitateur trop zélé, embusqué dans un poste d'administrateur de fabrique ou de domaine foncier, est prié de repasser la frontière. Mais on ne peut extraditionner que les individus qui ont en quelque sorte dépassé la mesure dans l'exercice de leurs fonctions pour en faire un champ de propagande. Quelques domaines ont été rachetés par la Banque Agricole à fin de lotissement entre cultivateurs polonais ; mais l'accord par lequel l'Etat polonais s'est engagé à ne pas faire usage de son droit de liquider les propriétés allemandes circonscrit l'action de la réforme agraire en tant qu'on ne peut l'appliquer ostensiblement aux propriétaires d'une seule nationalité.

On a établi, auprès de l'office de la voïévodie, un bureau de placement officiel qui est parvenu à procurer du travail à 2375 travailleurs depuis l'année 1928. On a pu poloniser les cheminots, mais les dépôts auprès des gares de chemins de fer sont, jusqu'à présent, en très grande majorité affermés par des coopératives allemandes. On est parvenu à organiser une administration polonaise des caisses de crédit mutuel du type « Reifeisen ». Cependant 25% environ restent encore aux mains des Allemands.

Ce qui a pu être réalisé l'a été surtout grâce à l'action de l'Association pour la défense des provinces frontières occidentales (Z. O. K. Z.) En Si-

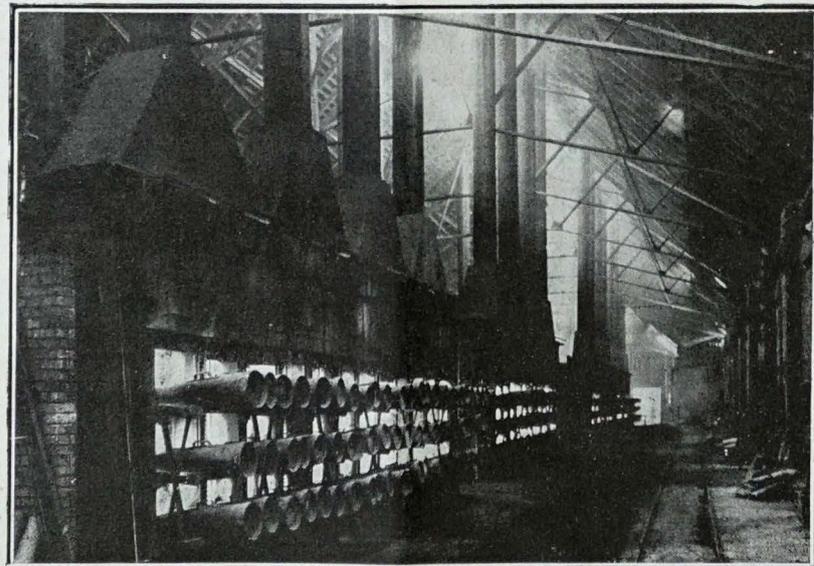
lésie sa tâche a été particulièrement rude. Il a fallu organiser, instruire et entretenir une très nombreuse phalange d'agents chargés de contre-venir à la propagande allemande. Il s'agissait de trouver des fonds pour financer les entreprises polonaises surtout les coopératives, et faire sans cesse des démarches auprès du gouvernement pour solliciter son appui. Il a fallu trouver des crédits avantageux et des subventions aux quelques acquéreurs de propriétés ayant appartenu à des Allemands. Pour parvenir à placer quelques ingénieurs polonais aux postes vacants dans les entreprises minières ou industrielles, on a dû faire appel à diverses influences officielles ou privées. A l'époque des élections, politiques ou communales, il a fallu trouver des hommes de bonne volonté qui se chargeassent d'éclairer les électeurs sur la vanité des promesses et des assertions des agitateurs allemands.

Mais c'est surtout pour déterminer les familles à inscrire leurs enfants aux écoles polonaises que la lutte a été rude.

Il y a environ 28 mille enfants à inscrire aux écoles chaque année. En 1926, 7.000 enfants polonais furent encore inscrits aux écoles allemandes. En 1930 il n'y en eut plus. 25.854, en cette année-là allèrent aux écoles polonaises, 2.179 aux écoles allemandes. Chiffre qui répond à peu près au rapport numérique des deux nationalités. C'est dans l'organisation des colonies d'été pour enfants que l'énergie et la sollicitude du Z. O. K. Z. se sont manifestées le plus énergiquement. Sur un nombre total d'enfants colonisés par les soins de cette organisation de 53.780, pendant quatre ans, de 1926 à 1930, 31.858 provenaient de la Silésie.

En résumé on peut convenir que, grâce aux efforts conjugués du gouvernement et de l'association Z. O. K. Z., l'éducation du peuple dans le sens de la conscience nationale, en Silésie, a réalisé un progrès très important, ayant la portée d'une victoire. Il n'en est pas encore de même dans le domaine économique.

Fr. K.



FOURS A ZINC

Le Pasteur et l'Industriel

Cette page est extraite de « la Vague retombe », une longue nouvelle de Boleslas Prus. La scène se passe en Poznanie, entre deux Allemands, un pasteur et un industriel installés en terre polonaise. On goûtera la gracieuse malice sans méchanceté de l'écrivain.

Le révérend posa la main au creux de sa poitrine et se mit à agiter deux doigts. Il se rappelait qu'il était venu là dans le but de blesser, puis de panser un cœur paternel, et muni d'un plan soigneusement établi, qui, selon les principes de la rhétorique, se divisait en trois parties. La première, la préparation, devait comprendre un coup d'œil sur les desseins insondables de la Providence, qui conduit la créature humaine, à travers les épines de la vie, vers le bonheur éternel. Dans la seconde, il serait expliqué comment le jeune Ferdinand Adler ne pouvait rentrer de l'étranger dans le giron paternel, tant qu'il n'aurait pas apaisé ses créanciers avec telle ou telle somme (Ici se placerait l'explosion de la colère paternelle, et le dénombrement, par le vieil Adler, de toutes les sottises commises par son fils). Un moment après, quand le coléreux fabricant de tissus de laine, aurait résolu de repousser son fils unique et dénaturé, de le déshériter et de le maudire, la troisième partie de la mission du pasteur viendrait à son tour : la réconciliation. Böhme voulait évoquer l'histoire du fils prodigue, légèrement insinuer que son ami avait mal élevé son rejeton, et que pour cette faute, il devait sans récriminer faire à Dieu, c'est-à-dire aux créanciers de Ferdinand, le sacrifice de la somme qu'ils réclamaient.

Böhme repassait en sa mémoire ce plan d'action, lorsque le vieil Adler apparut sur la route du château. C'était un homme puissamment bâti, un peu courbé, disgracieux, aux longs pieds, en redingote longue, gris-cendre, démodée, avec un pantalon analogue. Sur son visage d'un rouge uniforme ressortait un nez long et arrondi du bout, et des lèvres non moindres, écrasées comme celles d'un nègre. Il ne portait pas de moustache, seulement des favoris d'un blond clair. Quand il ôtait son chapeau, pour s'essuyer le front, on lui voyait des yeux d'un bleu céleste, à fleur de tête, sans cils, et dont les sourcils couleur de lin étaient rasés de près.

Le millionnaire s'en allait d'un pas pesant, mesuré, se balançant sur ses pieds puissants comme un cavalier. Quand il n'épongeait pas son visage en sueur ou son cou cramé, ses bras pendants, avec leurs larges paumes et leurs doigts courts, formaient deux arcs recourbés, pareils aux côtes d'un animal antédiluvien. On voyait sa large poitrine s'élever et retomber, comme un soufflet de forge. Il salua de loin le pasteur, d'un flegmatique mouvement de tête. Puis il ouvrit largement la bouche et d'une grosse voix l'appela : ha ! ha !

ha ! — mais sans sourire. En général, il était difficile d'imaginer ce que pouvait être un sourire sur cette face musculeuse et apathique, où la sévérité et l'absence de pensée régnaient souverainement.

Malgré tout cela, cette créature taillée si grossièrement par la nature n'était pas repoussante, mais plutôt étrange. Il n'inspirait pas la crainte, seulement l'assurance qu'il n'était pas possible de s'opposer à sa volonté. Il semblait que dans ses mains informes une barre de fer se courberait avec le même triste crissement qui sortait sous ses pas du plancher de l'usine. Au premier coup d'œil, on voyait seulement qu'il était impossible de toucher le cœur de ce béliet à forme humaine, mais que si quelqu'un arrivait à le blesser, toute la machine s'écroulerait, comme un édifice dont les fondements viendraient à se dérober.

— Eh bien ! comment cela va-t-il, Martin ? s'écria Adler de la dernière marche du perron, en saisissant la main du pasteur, qu'il secoua avec force et gaucherie. Vrai ! ajouta-t-il, tu étais hier à Varsovie... Est-ce que tu n'as rien entendu dire sur mon gars ? Ce fou écrit si rarement, que la Banque seule sait comment il tourne !

Sur le perron, le chétif Böhme, près de lui, paraissait, — selon le mot de la Bible, — une sauterelle près d'un éléphant.

— Eh bien ! raconte donc ! répéta Adler, s'asseyant sur un canapé dont les ressorts de métal tressautèrent. Sa voix de trompette se mariait bizarrement avec le fracas rythmique de l'usine, qui évoquait les lointains roulements du tonnerre.

— Mon Ferdinand n'a-t-il pas écrit à la Banque ?

Böhme se trouva ainsi, bien malgré lui, au cœur même de la question qui l'avait amené là. Il s'assit sur un autre canapé, en face d'Adler. Avec persistance lui revenait à l'esprit le début de la première partie de son discours : des dessins insondables...

Le pasteur avait un défaut. Voilà, il ne savait parler d'abondance sans ses lunettes, qu'il déposait toujours dans les endroits les moins indiqués. Il sentait qu'il lui fallait entrer en matière, mais comment débiter, sans lunettes ? Il toussa, se leva, se tourna et retourna... Pas de lunettes !

Il fouilla dans la poche gauche de son pantalon puis dans la droite... De lunettes, nulle trace ! Les aurait-il laissées à la maison ? Il les avait pourtant à la main dans son cabriolet. Il fouilla dans une des poches de derrière de sa redingote : rien... dans l'autre... rien encore ! Le pauvre pasteur avait complètement oublié le début de la partie préparatoire.

Adler, qui connaissait à fond son ami, se sentit inquiet.

— Martin, pourquoi te tortilles-tu ainsi ? demanda-t-il.

— Eh ! Je suis mal à l'aise... Où ai-je pu laisser mes lunettes ?

— Pourquoi faire, des lunettes ? Tu ne vas pourtant pas me faire un sermon ?

— Mais, tu vois bien...

— Allons ! je te parle de Ferdinand : n'as-tu aucune nouvelle de lui ?

— Tout de suite, je te raconterai ! dit Böhme, réchigné.

Il fouilla dans une poche de côté, sans trouver les lunettes. Il déboutonna sa redingote, et de la poche intérieure tira un papier et un grand portefeuille, retourna la doublure, mais les lunettes n'étaient pas là non plus.

— Est-ce que je les ai laissées dans le cabriolet ? se demanda-t-il, et il se retourna, pour aller au perron.

Adler, sachant que le pasteur ne mettait dans cette poche que des documents d'importance, lui arracha des mains le papier.

— Mon cher Gottlieb, s'écria Böhme tout gêné, rends-moi cela, je te le lirai moi-même, seulement... il faut d'abord que je trouve mes lunettes. Où peuvent-elles bien être ?

Il s'en fut vers la cour qui menait aux écuries.

— Je t'en prie. Attends que je revienne, car je dois d'abord t'éclaircir...

Et il courut, tenant à deux mains sa tête d'étourneau.

Quelques minutes après, il s'en revenait, de bien mauvaise humeur.

— J'ai dû perdre ces lunettes, marmonnait-il. Je me rappelle, quand j'étais dans le cabriolet, je tenais d'une main mon mouchoir et de l'autre le fouet et les lunettes...

Il se laissa tomber, de mauvaise grâce, sur le canapé, et lança un regard vers Adler.

Sur le front du vieil industriel les veines se gonflaient et ses yeux sortaient plus que jamais de leurs orbites. Il lisait le papier avec l'attention la plus concentrée, et quand il eut fini, de colère il cracha sur le perron.

— Ah ! quel gredin, ce Ferdinand ! rugit-il. En deux ans, il a fait cinquante-huit mille trente et un roubles de dettes. Et pourtant, je lui donnais dix mille roubles par an.

— Ah ! je sais ! s'écria le pasteur, et il s'élança vers l'antichambre.

Il revint une minute après, la mine triomphante, rapportant ses lunettes dans leur étui noir.

— Naturellement, dit Böhme, elles ne pouvaient être que dans mon cache-poussière. Quelle distraction !

— Toi, tu perds toujours tes lunettes, et puis, tu les retrouves, dit Adler, appuyant la tête sur ses mains.

Il paraissait soucieux et triste.

— Cinquante huit et vingt : soixante dix-huit mille trente et un roubles en deux ans ! murmurait l'industriel. Quand retrouverai-je tout cela ! Mille diables ! je ne sais pas !

Le pasteur mit enfin ses lunettes, et retrouva sa présence d'esprit. La première partie, préparatoire, de l'allocution arrangée pour Adler, était perdue. De même la seconde. Restait la troisième.

Böhme s'orienta vivement dans la situation, et

non moins vivement prit sa résolution. Ayant toussé, donc, il étendit les jambes et commença :

— Bien que, mon cher Gottlieb, ton cœur paternel doive être durement éprouvé par les errements de ton fils, pourtant il convient pour la justice de rejeter sur le sort...

Adler sortit de sa méditation et répondit tranquillement :

— C'est pis que de rejeter, il faut payer !... Johann ! cria-t-il à pleine voix, et le plafond en trembla.

Le serviteur se montra à la porte de l'antichambre.

— Un verre d'eau !

En un clin d'œil, l'eau fut apportée. Adler la but, réclama un deuxième verre, le but aussi, et dit ensuite, sans ombre de colère :

— Il faut télégraphier aux Rotschild... Aujourd'hui même, j'envoie une dépêche... et que ce fou revienne. C'est assez de voyages.

Alors, Böhme comprit que, non seulement la troisième partie de son discours était perdue sans retour, mais pis encore, que ce père traitait les fautes de son fils avec trop d'indulgence. La dissipation de cinquante-huit mille roubles n'était pas seulement une perte, mais un abus de confiance familiale, donc, un péché, non petit. Qui sait si Adler, ayant en poche cet argent, ne songerait pas à installer une école, pour que les enfants des ouvriers ne deviennent pas de petits sauvages paresseux ?

Pour ces raisons, le pasteur résolut de défenseur devenir accusateur de cet étourdi sans cervelle, ce qui lui parut d'autant plus facile qu'il avait connu le gamin depuis ses mois de nourrice, et qu'il avait sur le nez ses lunettes, sans lesquelles il lui était difficile de rien prouver.

Cependant, Adler appuyait ses larges omoplates au dossier d'un banc ; ses mains croisées derrière son cou, et sa grosse tête renversée en arrière, il regardait le plafond.

Böhme toussa, posa ses mains sur ses genoux et dit :

— Si donc, mon bon Gottlieb, ton sentiment chrétien te fait pardonner au malheur, pourtant un homme, pour atteindre la complète perfection, autant qu'elle soit possible en ce monde (et elle est, ah ! certes ! très imparfaite aux yeux du Créateur), cet homme ne doit pas se résigner, mais agir. Notre Seigneur Jésus-Christ ne s'est pas seulement dévoué jusqu'à la mort, mais il a enseigné, prêché ! Nous, donc, ses serviteurs, nous devons non seulement supporter le chagrin, mais encore remettre sur le bon chemin ceux qui errent...

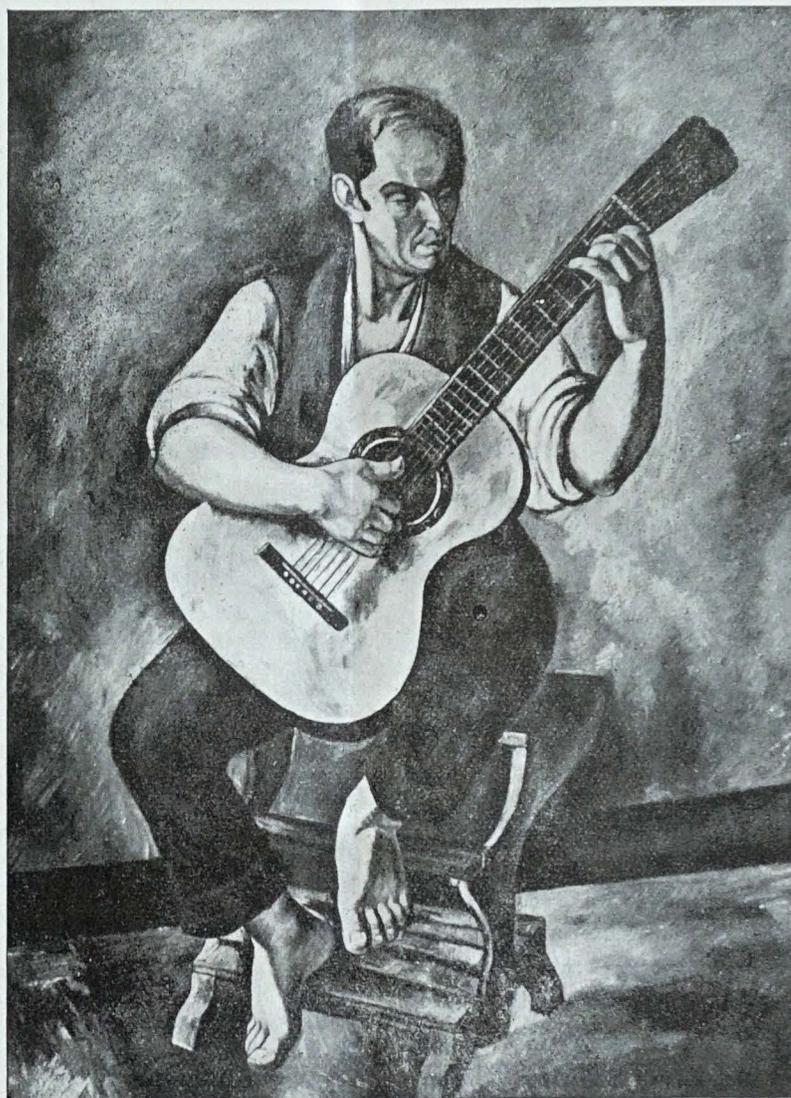
Adler appuya ses mains sur le canapé et pencha la tête.

— Ton fils par la chair, et le mien par le baptême, Ferdinand, malgré des qualités de cœur et des capacités naturelles, ne se soumet pas du tout au verdict, qui condamne l'homme chassé du paradis...

— Johann ! s'écria Adler.

Le serviteur accourut.

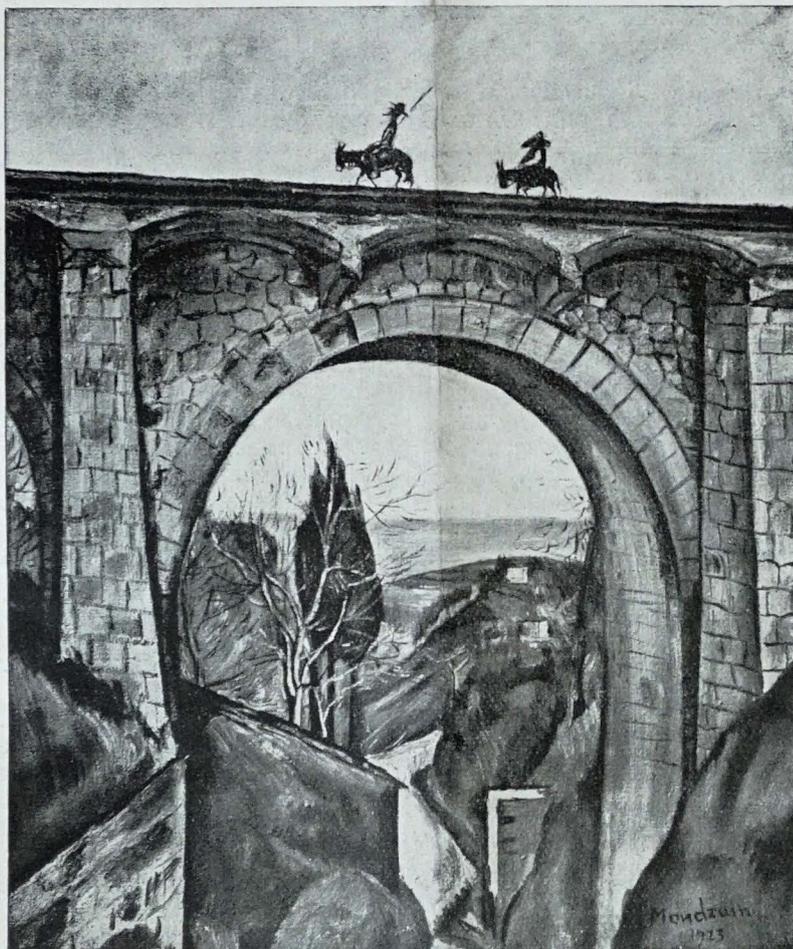
— Cette machine va trop vite. Ils la font toujours aller comme cela quand ils ne me voient pas. Ordonne-leur d'aller plus lentement.



Guitariste

DEUX TABLEAUX

Polonais



Don Quichotte

DE MONDZAIN



Français et Polonais en Sibérie

Dans l'œuvre poignante de Sieroszewski : « L'Évasion », on voit aux côtés des condamnés polonais et russes un aimable Français, qui ne sait vraiment pas pourquoi il a été déporté avec eux.

Il s'est trouvé plus d'un Français dans les bagnes sibériens. Les Polonais les secoururent. Eût-on cru qu'on pouvait retrouver la fraternité franco-polonaise jusque dans cet enfer ? Les mémoires d'un déporté, l'abbé Ciecieski, prieur des Dominicains de Wilno, nous permettent de reconstituer la tragique odyssee de quelques-uns d'entre eux, et d'abord, du Comte de Montaigu, lieutenant dans la flotte de la Mer Noire accusé d'intelligences avec la Turquie, dégradé et déporté à Doutharsk.

I. — MONTAIGU.

...Heureusement pour lui, Montaigu avait pu sauver de son terrible désastre un peu d'argent, quelques livres et quelques bijoux, au nombre desquels plusieurs montres. Ces restes lui permirent de se payer quelque soulagement. Ce fut à Doutharsk qu'il entra en contact avec des Polonais, qui y faisaient pénitence pour l'amour qu'ils portaient à leur patrie.

Doutharsk avait été, dans le temps, la capitale d'une petite principauté mongole. Au déclin du XVIII^e siècle, ce n'était plus qu'un grand village, un bourg misérable où le gouvernement russe avait installé une fonderie de minerai d'argent, extrait de différentes combinaisons ferrugineuses, plombifères, arséno-calcaires et autres, qui contenaient une part valable du métal précieux. L'usine où l'on procédait à la fonte se composait d'une immense halle couverte, avec une cour de mêmes dimensions, enclose par une haute palissade. Sur cette cour ne s'ouvrait qu'une seule porte-cochère, surveillée nuit et jour par une sentinelle armée. La porte donnait issue à un va-et-vient perpétuel. Des charrettes, surchargées de blocs de charbon et de minerai, y pénétraient à la file, versant leur contenu sur le sol, en des tas hauts comme des maisons. Parmi ces tas noirs et croulants, s'agitaient des hommes enchaînés, entièrement nus, d'un aspect de cadavres plutôt que d'êtres vivants,

sales de fumée et de suie : ils emplissaient à grandes pelletées des brouettes qu'ils poussaient ensuite devant eux à l'intérieur de l'usine. Dans l'atmosphère, épaisse de fumée et de poussières corrosives, retentissaient le cliquetis des chaînes et le grincement strident des brouettes. Les forçats travaillaient par petits groupes, gardé chacun par un soldat tenant un sabre nu à la main.

A l'intérieur de la fonderie, les foyers de dix poêles gigantesques absorbent sans relâche des brouettées de minerai et de charbon. Une puanteur étouffante de soufre, d'ail, et d'œufs pourris saisit à la gorge et bouche les voies respiratoires. Les brasiers flamboyants jettent jusqu'à la voûte des colonnes perpendiculaires de hautes flammes dont l'ardeur ronge les yeux et brûle la peau des forçats pour retomber en millions d'étincelles et de brandilles enflammées. Du bas de chaque poêle s'échappe une coulée incandescente, miroitante de mille couleurs, d'un liquide épais qui se déverse dans d'énormes cuves où il bouillonne, jusqu'au moment où montent à la surface les parcelles plus légères, pour s'y refroidir au contact de l'air. Il s'y forme ainsi une croûte de scories, qu'un contre-maître saisit avec des pinces et jette par terre, où elle éclate en crépitant, rejettant en milliers de parcelles fumantes sur la chair nue des forçats qui sautillent, de leurs pieds nus, pour éviter de se brûler aux scories qui jonchent le sol.

Le labeur de ces hommes était tellement affreux que plus d'un se précipitait dans les flammes, préférant une mort immédiate à une existence atroce. Le tableau reproduit ici, d'après le récit d'un témoin oculaire, ne serait pas complet, si l'on oubliait les clameurs poussées par ceux qu'on fustigeait, les gémissements de ceux qui s'évanouissaient, les supplications larmoyantes des faibles, l'acharnement des fouetteurs, les cris arrachés par les brûlures, l'aspect hagard de la multitude et, sur le tout, l'air de satisfaction orgueilleuse du surveillant en chef. Que l'on se figure l'impression de celui aux yeux de qui ce tableau surgissait pour la première fois !

C'est dans ce cercle de l'enfer que fut introduit un jour un homme dans la force de l'âge, le visage orné d'une barbe noire, chargé de chaînes du poids de quarante livres. Un soldat, le sabre nu,

au poing, lui marchait sur les talons. C'était le comte de Montaigu.

On ne l'avait pas envoyé à la fonderie dès les premiers jours de son arrivée. Il avait déjà fait la connaissance de Molokhine, cette bête furieuse issue d'une yourte bouryate. L'attitude inflexible de Montaigu, qui s'obstinait à ne pas prononcer une parole, l'avait déjà exposé aux persécutions de ce forcené. Pas un procédé mesquin ou cruel dont il n'eût usé pour le forcer à parler : l'obsédant à chaque instant, l'accablant d'invectives injurieuses, le chargeant de fers de plus en plus lourds. Rien n'y faisait. Le Français n'ouvrait pas la bouche...

Soumis aux sautes d'humeur de son chef, Montaigu connut toutes les vicissitudes, tour à tour libéré, puis rejeté aux fers. Un jour, il fut envoyé casser les pierres sur la route. Impassible, il s'assit silencieusement au pied d'un mur, sans faire mine de se mettre au travail. On eut beau lui fourrer un pic dans les mains, le pousser, le houspiller, le Français ne se laissait pas ébranler. Enfin, l'officier préposé à la garde s'étant jeté brutalement contre lui, Montaigu perdit son sang-froid et, arrachant une hachette au soldat qui l'accompagnait, il se rua sur l'officier. Celui-ci, pris de peur à la vue de son adversaire armé, se sauva en poussant des cris, perdant dans sa course son bonnet de service et ses gants. A l'alarme ainsi donnée, les soldats accoururent et désarmèrent le Français.

Telle fut la cause qui le fit échouer, chargé des chaînes du plus gros poids, à la fonderie de Doutharsk.

Parmi les forçats, les Polonais ne manquaient point. L'un d'eux, Judycki (1), aperçut le nouveau-venu, dont l'allure décelait qu'il n'était point un déporté ordinaire. Il commença par l'observer de loin.

Après avoir examiné ses alentours, Montaigu tira une pièce de dix kopecks et la remit au contremaître ; il en donna autant au surveillant, et autant à l'ouvrier qui devait faire son ouvrage. Ensuite, il tira une pipe de sa poche. Judycki s'informa auprès du surveillant, qui lui apprit que c'était un Français, qu'il s'appelait Montchouga ou Montouga, qu'il était comte et qu'il appartenait à la catégorie des pires criminels. Il le qualifia d'entêté et de « personnage grossier », ce qui s'expliquait certainement par l'implacable mépris que Montaigu témoignait à chaque Russe sans exception. Il ajouta encore que l'étranger était muet. Judycki le prit pour tel. Il se dirigea vers lui. Voyant s'approcher un homme un peu mieux vêtu et d'une autre sphère que la masse des forçats, Montaigu se leva précipitamment, fit quelques pas rapides de son côté et, s'adressant à lui en français, d'une voix agitée :

« Etes-vous Français ou Polonais ? demanda-t-il.

— Polonais, répondit Judycki.

— Et moi, Monsieur, je suis Français, » ajouta le prétendu muet.

La nouvelle que « Montchouga » avait retrouvé la parole, fit en un instant tout le tour de l'usine.

(1) Lisez : You-dy-tski.

Le contremaître et les surveillants les entourèrent, constatant avec étonnement que le Français « avait une langue », puisqu'il pouvait parler. Mais, comme il causait avec un Polonais condamné « au secret », il le firent savoir sur-le-champ à Molokhine. Les surveillants tâchaient de les empêcher de se parler, craignant qu'ils ne s'entretinssent de sujets défendus.

Le Français se plaignit amèrement de son sort épouvantable. « Je ne voulais pas me servir de ma langue, je me suis imposé de me taire, afin, qu'atrophiant peu à peu tous mes sens, je sentisse moins l'horreur de ma situation. Rencontrant aujourd'hui un homme d'une nation amie, honnête et généreuse, un camarade d'infortune, je me départis pour la première fois de mon vœu. Je dois m'astreindre au silence, vivant au milieu des bêtes féroces et ignobles qui nous entourent. » Montaigu ne sut pas cacher la joie qu'il éprouvait ; il appuya la tête sur l'épaule de Judycki, et les deux exilés s'embrassèrent tendrement. Un peu calmé, le Français demanda :

« Monsieur, êtes-vous républicain ?

Et reçut la réponse que voici :

— De par la forme de son gouvernement, tout Polonais doit être républicain. »

Ici, leur entretien fut violemment interrompu par l'arrivée de Molokhine, qui se précipitait en criant. Troublé et inquiet, il s'enquit de la langue dont ils se servaient et du sujet de leur conversation. On parvint à l'apaiser et même, dans sa magnanimité, il les laissa continuer leur causerie. Le travail fini, Montaigu fut reconduit à sa prison, et Judycki à la kasarma ; (caserne où demeuraient ensemble les condamnés).

Pour donner suite à leur rencontre, Judycki se mit à réfléchir aux moyens d'alléger le sort misérable du Français. Il finit par se résoudre à s'adresser directement à l'officier qui était leur supérieur immédiat à tous les deux, pour solliciter de lui quelque soulagement, sous prétexte que, ne sachant pas le russe, le condamné n'était en état de s'entendre avec personne. Cet officier se trouvait être précisément le gardien dépositaire des effets et de l'argent de Judycki. C'était d'ailleurs le même auquel Montaigu s'était attaqué. L'occasion s'offrait à lui de tirer profit du bien d'autrui. Comme dans toute la Russie, régnaient également en ces lieux, la corruption et la vénalité, sous le nom poli de « complaisance ». C'était donc, pour l'officier, le cas de se montrer complaisant. Aussi se laissa-t-il persuader de faire transporter Montaigu à la kasarma et de lui ôter les fers.

Grande fut la joie des deux amis, quand ils se trouvèrent réunis. Judycki lui céda sa pritcha, (banc qui sert de lit dans les prisons, et une partie de sa literie). Pour améliorer leur nourriture, ils s'abonnèrent à dîner chez un forgeron, à raison de deux roubles par mois.

Les écus de Judycki et le cadeau d'une montre, offerte par le Français, leur consilièrent la faveur de leur officier, à qui Judycki fit encore présent d'une paire de bottes et d'une couverture de luxe.

Montaigu reçut, vers la même époque, cent roubles de Moscou, envoyés par un inconnu.

Tout cela fit qu'ils purent s'acheter, pour quelque temps, un peu de tranquillité.

Barbot, gouverneur du district minier de Nertchinsk, Français lui-même, s'intéressait à l'infortune de son compatriote. Mais il était fonctionnaire russe, toujours à la merci d'une dénonciation qui, non seulement l'arracherait à son poste, mais le précipiterait dans le même abîme, sans rien changer au sort de Montaigu. Aussi n'était-ce qu'avec la plus grande circonspection qu'il se risquait à lui témoigner quelque sympathie et à lui procurer des faveurs. Pendant les premiers mois du séjour de Montaigu à Doutcharsk, alors que son silence farouche l'exposait à toutes les avanies, Barbot tâchait de lui persuader, à chaque voyage, de changer de procédés. Montaigu se taisait. Quand ils se trouvaient en tête-à-tête, Barbot lui représentait combien sa conduite lui rendait difficile toute intervention en sa faveur. Montaigu semblait comprendre, par signes, qu'il désirait se rendre compte de la situation géographique du pays. Barbot lui présenta un atlas, dans lequel il se mit à étudier longuement cette fin extrême de la Sibérie, où le fleuve Amour se jette dans la mer. C'était justement la partie de la Daourie qui s'avance le plus près de la frontière de la Chine. Certainement, il songeait à s'enfuir de l'enfer où il se trouvait englouti. Barbot se douta de son projet, mais étant au courant de toutes les conjonctures locales, il comprenait toute l'impossibilité de le mettre à exécution. C'eût été fuir la mort possible ici, pour la retrouver inévitablement là-bas. Barbot lui exposa la situation : à l'est, des tribus sauvages; au sud, des Mongols, habitants de la Chine, qui mettent à mort tout étranger; au nord et à l'ouest, des hordes barbares, de même degré de culture que les Russes, assassinant également chaque étranger qui leur tombe sous la main. Montaigu écouta cette relation en silence, rejeta l'atlas et, poussant un soupir, quitta Barbot sans le saluer.

Barbot donna enfin l'ordre de le délivrer de ses chaînes et de lui assigner un logement au quartier; mais ces concessions n'amendèrent point l'état moral de Montaigu, ni ses rapports avec ses plus proches supérieurs.

Il y avait, parmi ceux-ci, un certain Tchernichine, aventurier et ivrogne de la pire espèce. Montaigu jouait de la flûte et il avait pu faire passer l'instrument parmi ses effets. Seule, la musique lui procurait quelque oubli, de moitié avec sa pipe, qu'il fumait passionnément, ce qui le faisait chi-

caner par les surveillants et les gens de service, aux yeux desquels le tabac passait pour une « herbe diabolique ». Il possédait aussi quelques livres de mathématiques et de marine, dans la lecture desquels il se plongeait fréquemment.

Tchernichine, ayant appris que le Français s'adonnait à la musique, le faisait venir chez soi, lui commandant de jouer pour dissiper sa mélancolique ivresse. Reculant devant un redoublement de persécutions, Montaigu se soumettait aux fantaisies de l'ivrogne, lui jouant des nuits entières, sans boire ni manger, jusqu'à ce que la peau des lèvres lui crevât.

Mais bientôt le sort mit fin à cette prospérité relative.

Une certaine nuit, Tchernichine, assommé de vodka, fit éveiller à 5 heures du matin le Français, pour qu'il vînt bercer de mélodies son ivresse somnolente. Rudement tiré de sommeil, Montaigu résista. C'en fut assez. Le retard à se soumettre sans hésiter au caprice brutal de Tchernichine, fut qualifié de « résistance insolente aux ordres supérieurs » et, comme telle, sévèrement châtiée. Derechef chargé de chaînes, Montaigu fut expédié à pied dans un autre zavod et assujéti au travail forcé.

Peu après, Barbot, son unique protecteur, mourut, et dès lors les tortures infligées à Montaigu ne firent que croître en intensité. Sa force de résistance morale, trop profondément ébranlée, chancela. L'équilibre de ses facultés s'altéra peu à peu. Ainsi, il refusait d'admettre que des centaines de lieues le séparassent de Szklov. Il s'en référait aux données géographiques, au degré de latitude, à la position des étoiles. Il prétendait que les Russes avaient fait exprès de tourner sur place, afin de l'induire en erreur sur l'éloignement de Szklov.

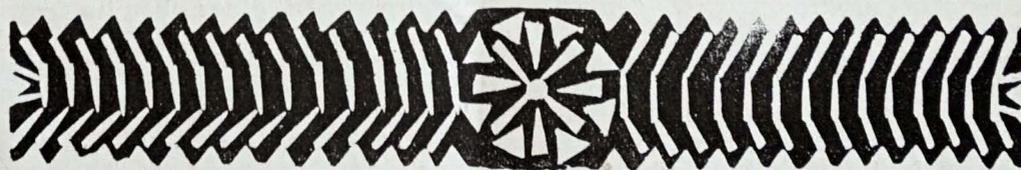
Quand, après l'amnistie octroyée aux condamnés politiques polonais, un de ceux-ci, s'en retournant dans sa patrie, s'arrêta à Doutcharsk pour prendre congé de Montaigu, le malheureux éclata en sanglots. Gémissant sur l'horreur de sa vie : « Que suis-je ? dit-il. Français ? Non, puisqu'on m'a oublié. Polonais ? Non, puisque l'amnistie m'a omis. Russe ? Non, car je ne puis être russe. »

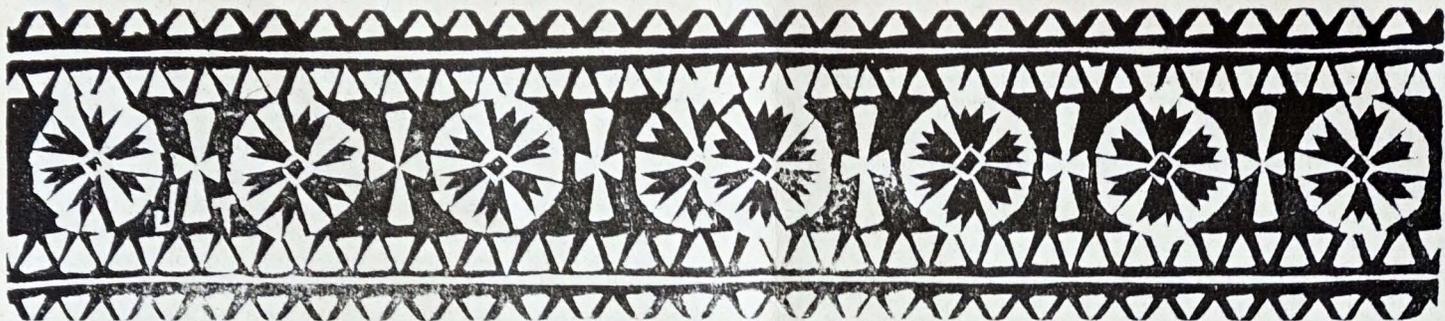
La pitié du tsar se souvint-elle de lui jamais ? ou le désespoir finit-il par lui anéantir l'esprit, jusqu'à le faire mourir aliéné ?

Nous l'ignorons.

(A suivre.)

F. RAWITA-GAWRONSKI.





La Santé des Etudiants

L'ASSISTANCE SANITAIRE AUX ÉTUDIANTS DES ECOLES DE LÉOPOL.



LE DOCTEUR HALBAN

La Pologne se préoccupe de la santé de ses enfants. Grâce au dévouement incomparable et au génie d'un des maîtres de la neurologie, le Docteur Halban, une organisation officielle et des plus strictes, règle à Léopol les soins médicaux donnés à la jeunesse studieuse. Les autres villes sont en train d'adopter une organisation analogue.

Combien de veilles, de nuits blanches, de jours entiers, le Docteur Halban a consacré à cette œuvre de haute portée sociale ! Mais elle est sur pied, et elle atteint une ampleur qui sera la haute récompense de son créateur : combien de jeunes gens préservés, guéris, grâce à lui !

L'assistance sanitaire des étudiants des Ecoles Supérieures de Pologne est devenue obligatoire en 1924, grâce aux dispositions du Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes. Une cotisation destinée à « l'Assistance Médicale » (une sorte de Caisse), est obligatoire pour tous les étudiants. La disposition des fonds obtenus ainsi, fut confiée par quelques écoles aux Sociétés d'entr'aide mutuelle des étudiants. Le Sénat de l'Université Jean Casimir à Léopol confia l'organisation de l'assistance à une commission qui organisa l'assistance d'après les besoins locaux et commença son travail à partir de l'année 1925, pour les étudiants des 4 écoles supérieures de Léopol. Pour l'année scolaire 1931-32, la cotisation pour « l'Assistance Médicale » se montait à 18 zloty, et chaque étudiant versait en plus une somme de 2 zloty pour l'édification de sanatoria. Dans l'année scolaire courante, le Ministère destina à l'Assistance médicale, un certain pourcentage de la somme globale des cotisations versées par les étudiants, ce qui permet de prévoir un rapport plus considérable que celui de l'année précédente. Conformément aux instructions du Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes, les autres centres universitaires réorganisent actuellement leurs Caisses des Malades, celle de Léopol leur servant de modèle.

La ville de Léopol possède à peu près 11.000 étudiants. Les ressources de « l'Assistance Médicale » se montaient en 1931-32 à une somme dépassant 200.000 zloty (environ 120.000 francs suisses). Les membres de « l'Assistance Médicale » à laquelle chaque étudiant est tenu d'appartenir, ont droit à des consultations gratuites pour différentes maladies, et obtiennent des ordonnances dont le pris est réduit à 50 %, — en cas de maladies vénériennes et d'épilepsie : à 75 %. Ce sont les assistants des Cliniques Universitaires, qui sont en général médecins de l'assistance; les auscultations des malades ont lieu pour la plupart dans les ambulatoires universitaires; exception faite la stomatolo-

gie et les maladies dermatologiques et vénériennes des femmes, ce qui permet de garder quant à ces dernières une discrétion absolue. En cas de nécessité, les malades sont acceptés dans les cliniques. L'Assistance Médicale soigne 55 à 60 % des assurés, au cours de l'année. Les dépenses coûteuses concernant les prothèses, les frais de séjour dans les cliniques, les sanatoria et les stations climatiques, ainsi que les subventions pour une alimentation supplémentaire et la location de logements spéciaux pour les malades isolés, font l'objet de chapitres spéciaux. L'Assistance Médicale supporte 75 % en moyenne des frais de séjour dans les sanatoria. L'obtention de ces soins extraordinaires est décidée par la Direction de l'Assistance Médicale qui se compose de délégués des Sénats de toutes les Ecoles Supérieures de Léopol et des représentants des associations d'entraide mutuelle des étudiants, dont le Professeur Halban, directeur de la Clinique Neurologique, est le chef. L'Assistance de Santé s'occupe aussi de l'action préventive contre les maladies, et voue une attention toute spéciale à la lutte contre la tuberculose et les maladies vénériennes. Dans les dispensaires anti-tuberculeux de « l'Assistance Médicale », on s'attache spécialement à prévenir la jeunesse contre la tuberculose, une maladie sociale des plus funestes. L'Assistance dispose dans les Carpathes d'une Maison de Santé, ouverte toute l'année et pouvant recevoir 35 personnes, pour les soins préventifs et curatifs dans les cas légers de tuberculose. L'Assistance exerce en outre un contrôle permanent sur l'état de santé des habitants des Maisons d'étudiants, organise chaque année des consultations obligatoires pour les étudiants entrant dans les Ecoles, délivre des décisions obligatoires concernant l'admission des étudiants aux études et décide de leur exclusion dans les cas où ils ont succombé à la tuberculose au cours de leurs études et sont devenus dangereux pour l'entourage. Aux étudiants mal nourris elle donne une subvention pour une alimentation supplémentaire et pourvoit à leur séjour dans des stations climatiques et des établissements de repos pendant les vacances. Outre les cas de tuberculose déclarée, 300 personnes par an profitent de l'activité de cette institution.

Les frais supportés pour la lutte contre la tuberculose sont les plus considérables dans les dépenses de l'Assistance. On s'efforce de limiter le plus possible les dépenses d'administration, qui montent seulement à 3,5 %. La jeunesse a pleine confiance dans les décisions de l'institution.

La continuité du travail de l'institution fut assurée grâce à la direction permanente exercée par les délégués des Sénats des Ecoles Supérieures de Léopol. Aussi, toutes les ordonnances concernant la santé des étudiants et la prévention contre la maladie sont observées consciencieusement. La collaboration de la Faculté de Médecine de l'Université rend d'autre part possible une bonne surveillance médicale, bien que les sommes versées à la Caisse des Malades par les étudiants, soient relativement basses.

SUR LES EXAMENS MÉDICAUX OBLIGATOIRES
DES ÉTUDIANTS
S'INSCRIVANT AUX ECOLES SUPÉRIEURES
POUR LA PREMIÈRE FOIS.

Les consultations obligatoires des étudiants jointes à l'examen radiologique, constituent un progrès considérable réalisé dans le domaine de l'hygiène publique et sont d'une grande importance pour la jeunesse universitaire.

Il est satisfaisant de constater, qu'elles sont de plus en plus fréquentes dans les Ecoles Supérieures.

De telles consultations furent introduites en Pologne pour la première fois pour les étudiants qui entraient en 1930 à l'Université Jean Casimir, de Léopol. Elles sont toujours poursuivies et depuis 1931, elles sont effectuées dans toutes les Ecoles Supérieures de la ville. En 1932, l'Université des Jagiellons de Cracovie les a de même introduites. — A Léopol ces consultations sont devenues obligatoires en vertu d'une décision des Sénats des Ecoles Supérieures, confirmée par le Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes; elles ont lieu au mois de septembre avant les inscriptions. Ces mesures préventives ont pour but de ne pas admettre aux études les personnes pouvant communiquer leur mal à l'entourage, de dépister les cas de tuberculose à leur début, de faire connaître aux étudiants malades les dangers qu'entraîne le fait d'être exposé à l'infection et de leur persuader la nécessité d'un traitement; enfin d'exercer une surveillance permanente à l'aide du « Dispensaire antituberculeux des étudiants », dans les cas où l'état de santé du malade n'est pas dangereux pour l'entourage. Tous les étudiants, sans exception, qui prennent leurs inscriptions à une Ecole Supérieure sont tenus de se soumettre à une consultation obligatoire. Les commissions médicales se composent d'un chef de consultation, de six médecins pour maladies internes, de quatre radiologues, qui travaillent plusieurs heures le matin et dans l'après-midi. Les consultations avec l'utilisation des rayons X sont effectuées sur deux ou trois appareils en même temps (appareils du Dispensaire antituberculeux, de la Clinique des maladies internes et de la Clinique des maladies nerveuses) et environ 200 examens par jour y ont lieu. Les cas suspects et les cas positifs de la tuberculose donnent lieu à la prise de clichés, à l'examen du crachat et à l'épreuve de Biernacki. Depuis 1932, on prend dans chaque cas suspect la sécrétion du larynx pour la soumettre à l'examen bactériologique.

Les frais des recherches sont supportés par les étudiants qui payent 4 zl. chacun, soit 2,35 frs. suisses. Avec la somme ainsi obtenue sont couverts les honoraires des médecins, les frais des clichés Roentgen et du personnel aidant aux recherches. Si l'étudiant doit être refusé, deux médecins délivrent ex consilio leur déclaration. Le refusé a le droit d'en appeler à la commission composée du Chef de « l'Assistance Médicale », du Directeur de la Clinique Universitaire pour les maladies internes et du Chef des consultations. Dans le cas où il est admis à faire ses études, l'étu-

NOUVELLES CONSULTATIONS.

diant intéressé présente au Doyen l'attestation concernant la consultation à laquelle il s'est soumis, avec une requête pour l'admission à l'une des Ecoles Supérieures. En cas de refus, le Doyen obtient par voie officielle la déclaration de la commission.

Les résultats de nos recherches, effectuées au commencement de l'année scolaire 1932-33, sont les suivants :

Sur 4.418 examinés, on a constaté la tuberculose dans 999 cas, à savoir : 81 cas, soit 1,83 %, exigeant une observation, et 599 cas, soit 13,55 %, guéris.

On a refusé l'admission aux Ecoles Supérieures à cause de leur état insatisfaisant à 30 personnes, soit 0,67 %; en outre, on a admis 6 personnes, cependant, à une autre Faculté de leur choix et qu'on leur proposait comme répondant mieux à l'état de leur santé.

Les étudiants à la tuberculose peu avancée, ont été placés sous la surveillance du Dispensaire antituberculeux. Il est à noter que dans quelques cas on a pu admettre aux études des étudiants refusés pendant les inscriptions pour l'année 1930-31, chez lesquels on a pu signaler pendant la nouvelle consultation une amélioration de santé.

En octobre 1931, on a examiné à nouveau les étudiants tuberculeux de l'Université dont la tuberculose s'était aggravée; avant le commencement de l'année scolaire courante, les étudiants de toutes les Ecoles Supérieures de Léopol ont été soumis à une nouvelle consultation obligatoire. Le Dispensaire Antituberculeux a remis aux Doyens par l'entremise du Chef de « l'Assistance Médicale » la liste des étudiants dont l'inscription devait dépendre d'une déclaration des médecins. Le total des personnes enregistrées montait à 236. Ceux qui ont été déclarés gravement malades ont obtenu un congé annuel et ont été envoyés immédiatement dans un sanatorium; ceux qui étaient déclarés moins gravement malades (non contagieux) ont été soumis aux soins des dispensaires antituberculeux.

Il s'ensuit que l'examen des étudiants nouveaux et des étudiants déjà malades l'année précédente, a eu pour but tant la séparation des malades dangereux pour l'entourage, que leur traitement même.

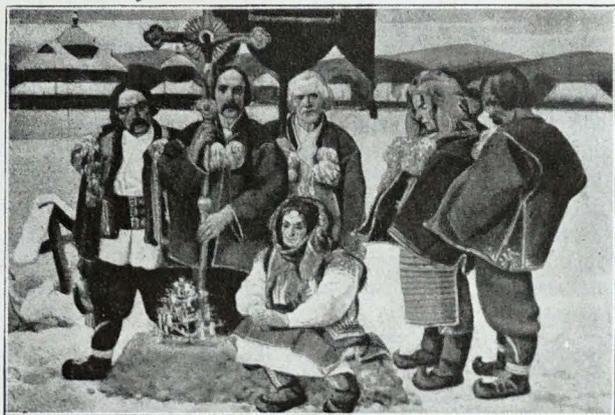


MAISON DE SANTÉ A MIKULICZYN





L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



PAYSANS HOUTSOULES AU CIMETIÈRE.
Tableau de Skoczylas

Une exposition d'art houtsoule à Paris.

Du 8 au 18 juin, les Parisiens et les nombreux artistes étrangers du Montparnasse, ont pu admirer une nouvelle exposition d'art populaire polonais organisée par les A. P.

Après la présentation à l'Ecole Boulle de l'ensemble de l'art paysan, les A. P. ont présenté spécialement l'art du pays houtsoule.

Dans un local admirablement situé au carrefour des boulevards Montparnasse et Raspail, près des grands cafés artistiques, avaient été disposés aux murs et sous vitrines des broderies, des assiettes en céramique brune, verte et jaune, des plats incrustés, des ceintures de soie et de laine, des objets de cuivre décoré de perles, des œufs peints, des christes sculptés au couteau, des bourses cloutées, des sacs de cuirs, des photographies... Toutes pièces superbes, d'une composition pleine d'harmonie et de gracieuse fantaisie, et d'un coloris éclatant.

Les splendides pièces de broderies avaient été prêtées par le musée de Pokucie, grâce à M. Jagodzinski, wojewode de Stanislawow. La plupart des objets avaient été recueillis par la comtesse Félicie Skarbek et M^{me} Rosa Bailly, au pays houtsoule. Les photos provenaient des collections de M. Félix Haczewski, de Léopol. Les jeunes filles de Stanislawow avaient confectionné les fantastiques animaux de feutre, et les jeunes gens, les œufs peints et une crécelle.

Dans une salle voisine, on pouvait prendre idée de la richesse des costumes de la Haute-Silésie, grâce aux pièces du Musée de Katowice, prêtées par le wojewode, M. Michel Grazynski, et de la beauté des vieilles églises et des maisons de bois, grâce à de grandes photographies. Un costume offert par la Diète était exposé sur un mannequin gracieusement prêté par les grands magasins du Bon Marché.

Son excellence M. de Chlapowski, ambassadeur de Pologne, voulut bien nous faire la faveur de venir inaugurer l'Exposition. Il y fut accueilli par M. Robert Serot, député, ancien Sous-Secrétaire d'Etat, M. Garat, député-maire de Bayonne, M^{me} Rosa Bailly, le général Paris, le commandant Tandonnet et Madame, le Prince Bianchi de Médicis, etc.

Le gardiennage fut assuré par M. Frenkiel, Mmes Jahl

et Petsche. Il nous est agréable de remercier M. Klingsland pour sa collaboration.

Outre les très nombreux visiteurs qui vinrent individuellement à l'Exposition, signalons la visite en groupe de plusieurs sociétés, et notamment l'Union Artistique.

A l'Ecole Boulle.

Un original concours a clôt notre Exposition. M. Fréchet, Directeur de l'Ecole, a fait tenir aux élèves la note suivante :

« En raison de l'Exposition polonaise que nous avons eu la faveur d'organiser à l'Ecole Boulle, il a été décidé qu'il serait imposé un travail de vacances inspiré des travaux polonais de papiers découpés et collés.

En conséquence, travail obligatoire des vacances de Pâques :

Compositions colorées en papiers de couleurs découpés (la gamme des tons n'est pas limitée).

1^{re} année : Le Printemps : une plante fleurie dans son vase de jardinier (composition sur fond blanc dans un rectangle de 0,30 de haut et 0,24 de large) 1/4 de feuille.

2^e année : Le Printemps : un bouquet de fleurs dans son cornet de papier en dentelle (composition sur fond blanc dans un cercle de 0,24 de diamètre) 1/4 de feuille.

3^e année : L'Eté : un panier de jardin contenant des fruits et des fleurs (composition sur fond blanc dans un rectangle de 0,30 de large et 0,48 de haut) 1/2 feuille.

4^e année : Décor mural pour une classe d'Ecole : Les Armes de la Ville de Paris maintenues avec deux guirlandes de fleurs (composition sur fond blanc sur une feuille ordinaire de Canson) feuille entière.

Ces travaux seront notés spécialement ; ils seront exposés dans le grand préau de l'Ecole. Les meilleurs de ces travaux seront envoyés en Pologne en remerciement de l'exposition et des soirées organisées en faveur de l'Ecole Boulle. »

En conséquence, une deuxième... exposition de Lowicz a resplendi à la rentrée dans le vaste préau de l'Ecole. Mais un Lowicz parisien. Et l'on a pu faire la différence entre l'art populaire polonais éclatant de jeunesse, de joie et de vigueur, et l'art français si savant, si raffiné.

M. Fréchet n'aime pas qu'on lui rende grâce. Mais comment ne pas apprécier la courtoisie aussi bien que l'intelligence de son initiative ?

A Bordeaux.

Jeudi, 8 juin, a eu lieu à l'Athénée municipal de Bordeaux une conférence sous le double patronage des Amis de la Pologne et de l'Union régionale des Camarades de Combat.

La conférence qui était faite par M. Pérey portait sur « Le prétendu couloir polonais » et, coïncidant avec la signature du Pacte à 4 elle permit de constater, par la grande affluence d'auditeurs attentifs qu'elle attira combien le public se préoccupe de ces questions. En dépit de la saison défavorable, c'est devant une salle comble que M. Camena d'Almeida, président de la section girondine des Amis de la Pologne, donna la parole à M. Pérey qui avec une foi convaincante et une documentation irréfutable prouva aux auditeurs intéressés comment le couloir polonais n'est qu'une légende que l'histoire, l'ethnographie et la géographie démentent. Son argumentation développée avec foi et en termes heureux fut suivie jusque au bout par l'auditoire attentif qui l'applaudit ensuite

longuement et M. Camena d'Almeida après lui prouva par des exemples que son savoir de savant géographe lui fournit nombreux comment l'Allemagne subit ou a subi sans protester au cours de l'histoire des « corridors » autrement gênants que celui-là : « Donner un gâteau à Cerbère, conclut-il, n'est pas le moyen de l'apaiser ».

Cette séance a permis à la section bordelaise des Amis de la Pologne de prouver sa vitalité toujours progressive.

A Toulouse.

La soirée des « Amis de la Pologne » s'est brillamment déroulée le mardi soir, 16 juin, au cinéma Fantasio, où elle avait attiré un public très nombreux et de qualité. Avant d'aller plus loin, soulignons que tout le mérite de ce succès revient à ceux qui furent les organisateurs si dévoués et ingénieux de cette fête : notre ami M. J. Carrière et son collaborateur M. Bouniol, qui trouvèrent de la part de M. Karczewski, vice-consul de Pologne, un concours très effectif. Grâce à la combinaison de leurs efforts, le programme renfermait bien des promesses et il tint mieux, encore, qu'il ne promettait.

La soirée comprit un film documentaire spécialement envoyé pour la circonstance par le ministère des affaires étrangères de Varsovie, et une conférence de M. le professeur Henri Begouen, président du groupe de Toulouse des « Amis de la Pologne ».

Dans sa conférence, dont le sujet était d'autant mieux choisi qu'il mettait en scène un Toulousain illustre du seizième siècle — Guy du Faur de Pibrac — et ses aventures en Pologne, M. Henri Begouen a d'abord esquissé le tableau brillant de la Pologne du temps de Stanislas Auguste, le dernier des Jagellons, pendant une période qui a justement reçu des historiens le surnom de « Siècle d'or ».

C'est en 1572 que s'ouvre la succession de Stanislas-Auguste, laissant seulement après lui la princesse Anne, âgée de 47 ans et d'un placement matrimonial difficile. Il ne se présente cependant pas moins d'une douzaine de prétendants à la couronne, parmi lesquels le roi Jean de Suède, le tsar Ivan le Terrible, un prince de Prusse, l'archiduc Ernest d'Autriche, et enfin Henri de Valois, duc d'Anjou, frère de Charles IX et notre futur Henri III.

Quand l'intrigue se noue au profit du fils bien-aimé de Catherine de Médicis, on est au début d'août 1572, à quelques jours de la Saint-Barthélemy, et c'est sous les auspices de Montluc, évêque de Valence, frère du fameux maréchal, mais bien différent de lui, que les négociations vont se poursuivre sur les bords de la Vistule. Pourtant la Saint-Barthélemy refroidit les enthousiasmes polonais : parmi eux, en effet, les protestants, comme les dissidents de toute confession, sont nombreux. C'est alors qu'entre en scène un diplomate de classe, l'illustre auteur des « Quatrains », Guy du Faur de Pibrac, qui, d'avocat et de conseiller au Parlement de Toulouse, d'ambassadeur au Concile de Trente et d'avocat général au Parlement de Paris, est passé conseiller d'Etat en 1570 et homme de confiance de la reine Catherine.

Après des pourparlers sans nombre, Henri de Valois est pourtant élu roi de Pologne le 11 mai 1573 par un véritable plébiscite auquel prennent part quarante mille électeurs. La nouvelle en arrive à Paris en juin, précédant de plus de deux mois l'ambassade solennelle qui vient le saluer et le chercher, et dont la splendeur étonne l'historien de Thou.

Accompagné de Pibrac et après maintes hésitations, le nouveau roi se met en route lentement, en décembre 1573, emportant dans son carrosse le précieux et éloquent conseiller. La désillusion est rapide pour lui, car les droits d'un souverain polonais sont fortement limités par la Constitution. Averti par une nuit de juin 1574 que son frère, le roi de France Charles IX, vient de mourir, il décide de fuir en déguisant ses intentions et, au cours d'un voyage mouvementé où il est poursuivi par ses sujets, perd son fidèle mentor. Celui-ci court de périlleuses aventures, demeure

finalement en otage après avoir passé une journée cachée dans un marais, et temporise pour gagner du temps. Désormais revenu en France, Henri III continuera à s'intituler « roi de France et de Pologne », mais sans faire acte de souverain. Des missions répétées de Pibrac, ses efforts, son éloquence seront dépensés en vain. En 1575, le trône de Pologne sera finalement déclaré vacant, au profit de Batory. Et ainsi finira une aventure franco-polonaise que M. Begouen émaille, chemin faisant, de savoureuses anecdotes.

La partie de concert, qui comprenait des œuvres choisies des musiciens français et polonais — Gabriel Fauré, Saint-Saëns, Chopin, Lalo, Haendel, Victor Macé, Barbitoli et Wienawski — fut magnifiquement interprétée. Les artistes d'élite qui avaient bien voulu prêter leur concours à la fête franco-polonaise s'y surpassèrent et on applaudit longuement les voix de M. Saldou, le ténor toulousain si populaire ; de Mme Roy, lauréate du concours international de Vienne, l'orchestre symphonique si réputé de M. Ghérardi, et, en particulier, les solos de violon de M. Ghérardi et de violoncelle de M. Fauré.

La séance d'illusion, donnée par le prestidigitateur de talent qu'est M. Adourius, obtint aussi sa belle part de succès.

*
**

Le 17 juin, à midi, a eu lieu, au restaurant du Grillon, square de Lafayette, un déjeuner amical qui réunissait, autour du comte Bégouen, président du comité toulousain des Amis de la Pologne, et de M. le Consul de Pologne, tous ceux qui à divers titres ont participé à l'organisation de la dernière exposition d'art populaire polonais et à son succès.

Le menu servi aux convives était des plus délicats et faisait le plus grand honneur à un établissement qui s'est fait une juste réputation parmi les meilleurs de Toulouse.

Au cours de ce déjeuner, le comité des Amis de la Pologne a décidé de reprendre, à la rentrée, son action et de l'étendre pour le plus grand bien de la cause franco-polonaise, qui compte à Toulouse — on a pu s'en convaincre l'autre semaine — de si nombreuses et actives sympathies.

M. le comte Bégouen a traduit ces résolutions en quelques paroles très applaudies, qui serviront de base à l'élaboration du programme du comité et à son action au cours de l'hiver prochain.

*
**

Le Comité toulousain, après cette brillante série de manifestations, s'est définitivement constitué sur les bases suivantes :

Membres du Comité d'Honneur :

M. Gaston Doumergue, ancien Président de la République ;

M. Paul Sabatier, grand officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, lauréat du Prix Nobel, doyen honoraire de la Faculté des Sciences ;

M. Baillaud, grand officier de la Légion d'honneur, directeur honoraire de l'Observatoire de Paris, membre de l'Institut ;

M. Armand Guillon, préfet de la Haute-Garonne ;

M. le général Linard, commandeur de la Légion d'honneur, commandant le 17^e corps d'armée ;

M. le général Vincent, grand officier de la Légion d'honneur, général de division ;

M. Henri Auriol, député de la Haute-Garonne ;

Mgr Saliège, archevêque de Toulouse ;

Mgr de Solages, recteur de l'Institut catholique ;

M. le comte du Faur de Pibrac, mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux ;

M. le marquis de Palaminy, mainteneur des Jeux Floraux ;

M. le contre-amiral d'Adhémar, commandeur de la Légion d'honneur, mainteneur des Jeux Floraux ;

M. Camichel, directeur de l'Institut électrotechnique, correspondant de l'Institut ;

M. Calmette, professeur à la Faculté des Lettres, correspondant de l'Institut ;

M. Edouard Privat, libraire-éditeur, ancien président du Tribunal de Commerce ;

M. Couzinet, directeur honoraire du Crédit Foncier, président de la Chambre d'Agriculture de la Haute-Garonne et du Sud-Ouest ;

M. Joseph Carrère, consul de Roumanie, président honoraire de Chambre de commerce franco-espagnole ;

M. Courouveau, président de la Chambre de commerce de Toulouse ;

M. Pierre Bouniol, directeur de la Centrale foncière de France et des Colonies ;

M. Jules Pigasse, ancien bâtonnier, président de l'Union sociale du Midi.

Membres du Comité exécutif :

Président : M. le comte Bégouen, membre correspondant de l'Institut ;

Vice-Président : M. Chalot, rédacteur à *La Dépêche*.

Secrétaire : M. de Ferrand-Puginier, rédacteur à *l'Express du Midi*.

Trésorier : M. Guguillière.

Trésorier-adjoint : M^e Marcel Amigues.

Conseillers : MM. Thomas, professeur à la Faculté de Droit ; Victor et Louis Lespine, directeur et rédacteur du *Journal de Toulouse* ; Bouniol Louis, vice-chancelier du Consulat de Roumanie ; M^{lle} Dilhan, avocat ; M^{me} Malignes, directrice de l'Ecole normale d'institutrices.

*
**

Notre Exposition d'art populaire à Toulouse s'était élargie, grâce au prêt d'objets fort intéressants. Voici 6 noms des donateurs et la liste des objets prêtés :

Le Vice-consul de Pologne : 1° Objets préhistoriques trouvés à Radom ; 2° Médailles commémoratives d'événements historiques ; 3° Pièces grecques trouvées à Varsovie ; 4° Monnaies polonaises du XVI^e et du XVII^e siècles ; 5° Un exemplaire du Code napoléonien (édition 1811) ; 6° Un exemplaire de la première édition du dictionnaire de langue polonaise (avec étymologies et notes en russe, allemand, français, grec et latin).

Le Comte du Faur de Pibrac : 1° Deux portraits de son aïeul (XVI^e siècle) ; 2° Deux médailles commémoratives du mariage de son aïeul ; 3° Le reçu de la somme avec détails des frais occasionnés par le voyage et le séjour de son aïeul en Pologne ; 4° Un exemplaire du recueil des fameux quatrains mis en musique (édition originale) ; 5° Manuscrits autographes et photographies de quelques-uns ; 6° Deux photographies représentant l'ancien château et le château restauré de Pibrac, dans le village de ce nom, situé dans les environs de Toulouse.

M. Moczan, Polonais, résidant à Toulouse, 15, rue des Coffres : Une vingtaine d'objets provenant de Zakopane : coffres, bénitier, pendants, bois sculptés, etc., magnifiquement ouvragés.

Le Comte Bégouen : Une statue bronze de femme de Wittig, sculpteur polonais, et de superbes photographies d'œuvres du même auteur (musée du Louvre), comme modèles d'études.

Les grands magasins Lapersonne : une tenture des Gobelins ; un tapis d'Aubusson ; cinq fauteuils.

M. Karczmarkiewicz : nombreuses photographies de Pologne et divers objets. Le Consulat : Portraits du Président de la République et de Pilsudski, cartes, affiches, etc.

A Niort.

Le 30 mai, a été donné, dans l'élégante salle de Familia-Palace, une soirée littéraire et artistique au profit des *Amis de la Pologne*. M. le Préfet des Deux-Sèvres et M. le Maire de Niort avaient bien voulu en accepter la présidence d'honneur. Une conférence y a été donnée par Mme Bonnacarrère, inspectrice pour les Deux-Sèvres et la Vienne

du Comité de Protection et d'Aide aux femmes polonaises employées dans l'agriculture.

Dans l'assistance aussi brillante que nombreuse, on remarquait la présence de M. Ourmet, préfet des Deux-Sèvres, accompagné de son chef de cabinet ; de M. Boutant, adjoint au maire, représentant celui-ci empêché par un deuil d'assister à la réunion ; de M. François Boinot, de la Chambre d'Agriculture ; de M. Laforest, directeur des Services Agricoles ; de M. Billon, chef de division de la préfecture, du service de qui relève la main-d'œuvre étrangère. Avaient également tenu à marquer leur intérêt à la soirée : M. le Général de division Collon ; M. le capitaine de vaisseau Ferret ; M. Jules Barrelle, ancien président du Tribunal de Commerce ; M. Louis Toutant, conservateur du Musée des Beaux-Arts ; et d'autres notabilités.

L'Ecole Normale d'Institutrices était représentée par ses élèves-maitresses et le Lycée de Jeunes Filles avait envoyé un groupe d'élèves des classes supérieures.

Commençons par parler que la conférence, puisqu'aussi bien elle formait le numéro capital de l'attrayant programme.

Madame Bonnacarrère, en prenant la parole, a commencé par s'excuser de ne pas être en suffisante possession de la langue française. On a d'ailleurs bientôt eu la preuve du contraire, en entendant la conférencière s'exprimer fort correctement, sans s'aider d'aucun texte écrit, et en émailant son discours d'à-propos inspirés par les circonstances présentes. Elle possède d'ailleurs une culture étendue, acquise dans un établissement d'enseignement secondaire à Varsovie et couronnée par des diplômes. Polonaise de naissance, ayant vécu dans des milieux où, par tradition et par amitié pour notre nation, on pratique la langue française, ayant d'ailleurs complété sa connaissance de cette langue par son mariage avec un aviateur militaire français — mariage qui lui a conféré il y a sept ans déjà notre nationalité — elle parle aussi bien qu'une Française ; tout au plus perçoit-on un léger accent slave qui donne d'ailleurs une certaine saveur à son parler.

(La presse locale donne un compte rendu très détaillé de la belle et émouvante conférence de Mme Bonnacarrère).

Mme Bonnacarrère a rappelé, aux applaudissements de toute la salle, qu'un Niortais, M. Fournier, le sympathique commandant des sapeurs-pompiers, après avoir fait toute la guerre sur le front français, est allé en Pologne comme capitaine de chasseurs polonais et y a été blessé.

La partie concert de la soirée a été particulièrement brillante, grâce au concours gracieux d'artistes niortais de grand talent.

On a commencé par entendre une vingtaine de chanteuses et de chanteurs de la Chorale de Madame Biscara qui ont interprété deux Hymnes nationaux polonais anciens, graves comme des chants religieux et d'une belle et émouvante inspiration. En l'absence de Madame Biscara, tenue éloignée par un deuil récent, c'est M. Georges Audrain qui a conduit les chants harmonisés par lui.

Une riche sélection d'airs populaires polonais a été interprétée par un excellent trio : Mme Pallard, au piano, M. Audrain, au violoncelle et M. Morint au violon.

Mme Panou, à la voix limpide, a interprété avec sentiment des mélodies de Chopin.

Enfin la grande fantaisie polonaise de Paderewski fut brillamment enlevée, sur deux pianos, par M. et Mme Charles Roulleau.

Mme Bonnacarrère a eu bien des remerciements à offrir à tous ceux et celles qui s'intéressent non seulement à la Pologne, mais aux ouvriers polonais venus travailler à Niort, et à toutes les bonnes volontés que son enthousiasme et son énergie ont groupées autour d'elle pour la parfaite réussite de cette manifestation d'amitié franco-polonaise. Une soixantaine d'adhésions à l'œuvre des A. P., recueillies par les aimables Normaliennes, en ont jeté le premier fruit.

La soirée s'est terminée par la projection de deux films. Nous nous en voudrions de ne pas indiquer que la note polonaise a dominé hier soir jusque dans certaines toi-

lettes et des accessoires : plusieurs dames avaient arboré des corsages ornés de jolies broderies de couleur de style polonais ; Madame Bonnacarrère avait prêté quelques étoffes de fabrication paysanne, gaieusement bariolées de couleurs vives et, sur sa table de conférencière, une main amie avait placé un vase où s'épalaient de superbes œillets rouges et blancs, les deux couleurs nationales polonaises.

A Montluçon.

L'exposition d'art populaire polonais s'est tenu à Montluçon, du 10 au 18 juin, dans six stands mis obligeamment à la disposition de l'Association des Amis de la Pologne par le Comité de la foire-exposition.

Un nombre très élevé de visiteurs ont admiré les membres de l'exposition polonaise. Quel dommage que les tentures, les tapis, les grès n'aient pas été à vendre ! Nous aurions fait des affaires d'or.

Tous nos remerciements vont d'abord au Comité de la foire-exposition, au Comité des Amis de la Pologne dont le Président M. Louis Coqueton et le trésorier, M. Gaume, se sont dépensés sans compter, aux institutrices polonaises de Commentry et de Saint-Eloi (deux sœurs Mlles Lembowicz) qui, en l'absence de leur collègue de Montluçon, malade, ont apporté à l'exposition tout le concours de leur expérience et de leur grâce, puis ensuite aux associations polonaises de Montluçon, et à l'école primaire supérieure (dont la directrice Mme Filippi est une de nos plus ardentes propagandistes) qui ont bien voulu pour assurer par leurs adhérentes et leurs élèves une permanence de tous les instants.

Divers

Séjour gratuit en Pologne. — M. et Mme Baczkowski habitant Varsovie, rue Przemyslowa, 36, m. 2, offrent un séjour gratuit chez eux à une étudiante française et ils seront heureux que leur fille, une étudiante polonaise, soit reçue dans la famille de cette personne pour le séjour de vacances. Prière de s'adresser à l'adresse ci-dessus.

M. Abel Moreau, lauréat de la Bourse nationale de voyage littéraire, se rendra en Pologne en août.

Abonnez-vous à :

LA POLOGNE LITTÉRAIRE

mensuel, illustré, du plus haut intérêt, paraissant en français, anglais, allemand, russe, italien.

Prix d'abonnement : 4 francs suisses par an.

Varsovie, Złota 8, ou Paris. Librairie franco-étrangère, 123, boulevard Saint-Germain.

Prime à nos abonnés

A nos abonnés, nous offrons, à moitié prix, le bel ouvrage illustré de M. BAROT-FORLIÈRE : *Notre sœur la Pologne*, 6 fr. (au lieu de 12 fr.) pris à nos bureaux. Ajouter 1 fr. 50 pour frais d'envoi recommandé.

Pour avoir des correspondants polonais

Adressez-vous, de la part des « Amis de la Pologne », à M. Lucien Roquigny, Directeur de l'« Echo de Varsovie », 7, Nowy Swiat, à Varsovie.

Qu'avez-vous fait ?...

pour la cause polonaise ? Comment avez-vous aidé nos efforts ?

Avez-vous contribué à fonder un Comité régional d'Amis de la Pologne.

Avez-vous trouvé de nouveaux abonnés à la Revue ?

Avez-vous fait connaître « Notre Pologne » aux écoliers ?

Avez-vous répandu nos publications ?

Avez-vous évité à nos bureaux dépense et travail en réglant votre abonnement dès le début de l'année, sans attendre un avis ?

Y avez-vous joint un don pour nos œuvres ?

Avez-vous souscrit pour le monument aux Volontaires polonais ?

Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

Ouvrages Recommandés

M. Barot-Forlière. — NOTRE SŒUR, LA POLOGNE, 12 fr. (Perrin).

C. de Sauzey. — LA POLOGNE PAR L'IMAGE, 25 fr.

Joseph Pilsudski. — BIBOULA, 12 fr. — L'ANNEE 1920.

W. Sieroszewski. — A LA LISIÈRE DES FORETS, 15 fr. (Larousse). — L'ÉVASION, 15 fr. (Malfère). — L'AMOUR DU SAMOURAI (Malfère).

Ladislav Reymont. — LES PAYSANS, 4 vol., 60 fr. (Payot). — PELERINAGE POLONAIS, 12 fr. (Le Cavalier).

Henri Sienkiewicz. — EN ESCLAVAGE CHEZ LES TARTARES, 15 fr. (Malfère).

Wyspianski. — LES NOCES (N. R. F.).

Joseph Weyssenhoff. — LA MARTRE ET LA FILLE, 15 fr. (N. R. F.).

W. Berent. — LES PIERRES VIVANTES, 15 fr. (N.R.F.).

J. Kaden-Bandrowski. — MA VILLE ET MA MÈRE, 12 fr. (Haumont).

Norwid. — LE STIGMATE, 15 fr. (N. R. F.).

Casimir Smogorzewski. — LA POMERANIE POLONAISE, 45 fr. (Gebethner).

B. Chlebowski. — LA LITTÉRATURE POLONAISE AU 19^e SIÈCLE, 60 fr. (Gebethner).

Les A. P. peuvent vous procurer ces ouvrages.



AVIS AUX CONFERENCIERS

Les Amis de la Pologne mettent gracieusement à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers une série de 40 films à images fixes « Ornak » sur la Pologne.

Ces films peuvent être présentés sur tous les appareils courants. Ils ont 35 mm. de largeur.

Chacun d'eux comporte 50 vues. Il est accompagné d'une notice.

Principaux sujets : Varsovie, Poznan, Léopol, Wilno, les Tatrys, les puits de pétrole, la Haute-Silésie, la forêt de Bialowiège, Czenstochowa, la peinture polonaise, les campagnes, la mer, Gdynia etc., etc.

CHEMINS DE FER DE L'EST ET D'ALSACE ET DE LORRAINE

Voyages à prix réduits à Rome

A l'occasion de l'Année Sainte

Allez à Rome, la Ville Eternelle, en passant à l'aller et au retour par les Routes des Alpes, du Saint-Gothard et du Lötschberg qui sont parmi les plus belles de l'Europe.

En voyageant la nuit par les excellents trains rapides qui partent de Paris-Est à 22 heures (via Belfort-Bâle-Saint-Gothard-Milan-Florence) ou à 22 h. 50 (via Belfort-Berne-Lötschberg-Milan-Gênes) et qui comportent des voitures directes des 3 classes pour Milan, vous traversez de jour les massifs du Saint-Gothard, du Lötschberg et du Simplon aux sites grandioses.

Vous verrez également de jour les lacs italiens si renommés et Milan la Métropole de l'Italie du Nord au Dôme admirable, véritable dentelle de pierre.

La gare de Paris-Est, ainsi que toutes les gares du Réseau de l'Est, délivreront des billets d'aller et retour pour Bâle et Delle dont la validité sera exceptionnellement portée à 45 jours. Les voyageurs pourront se procurer les billets suisses et italiens à prix réduits aux Bureaux officiels des Chemins de fer Suisses, 37, boulevard des Capucines, à la Compagnie Italienne de Tourisme, 4, Place de l'Opéra et dans les principales Agences de Voyage ainsi qu'à la Maison de France, 101, Avenue des Champs-Élysées.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Paris-Nord à Londres

1° Services de jour.

Via Calais-Douvres. — Traversée maritime la plus courte. Service de luxe « Flèche d'Or » en correspondance avec le paquebot « Canterbury » mettant Londres à 6 h. 40 de Paris.

Via Boulogne-Folkestone. — Service quotidien avec l'Angleterre. Voie très fréquentée par les touristes venant passer le week-end sur les plages françaises.

2° Service de nuit.

Via Dunkerque-Folkestone. — Service journalier (1) sur l'Angleterre via Folkestone. Ce service permet d'arriver le matin à Paris ou à Londres et d'en repartir le soir.

(1) Sauf la nuit du samedi au dimanche au départ de Dunkerque et la nuit du dimanche au lundi au départ de Folkestone.

COURS DE LANGUE POLONAISE.

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Le cours des Amis de la Pologne, à la Sorbonne, — Mademoiselle STROWSKA, professeur — peut nous être demandé. Le cours complet dactylographié est en voyé contre la modeste somme de 25 francs (destinée à couvrir les frais de polycopie).

Les cours ont lieu les vendredis à 8 heures du soir, salle de Chimie, à partir du 18 novembre. (Entrée: 1, rue Victor-Cousin). Ils sont gratuits.

LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

WIARUS POLSKI

35, rue de château, 35

LILLE (Nord)

40 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERÇANTS!

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.



CHEMINS DE FER DE L'ETAT
ET DU SOUTHERN RAILWAY

Pour préparer vos Vacances

Voyageurs à la recherche d'un joli site ou d'une plage de famille, ne vous mettez pas en route sans avoir préparé votre voyage. Un voyage bien établi vous fera passer d'agréables vacances. Dans ce but, les Chemins de fer de l'Etat viennent de rééditer le guide officiel illustré qui contient, en plus d'une documentation touristique très intéressante, de nombreuses photographies et cartes des régions desservies.

Ce guide est mis en vente dans les bibliothèques des gares du Réseau, Bureaux de Tourisme des gares de Paris (Saint-Lazare et Montparnasse) et de Rouen-R. D. ainsi que dans les principales agences de Paris, au prix de quatre fr. l'exemplaire.

Il peut également être adressé à domicile, contre l'envoi préalable d'un mandat-carte de 5 francs pour la France et de 6 fr. 50 pour l'étranger au Service de la Publicité des Chemins de fer de l'Etat, 13, rue d'Amsterdam, à Paris-8^e.

SOCIETE FRANÇAISE DE LIBRAIRIE

« GEBETHNER ET WOLF »

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI.

Ouvrages périodiques en toutes langues.

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées, par retour du courrier.

Sur demande, envoi, chaque mois, — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc., classées par matières.

Compte P. K O.
Varsovie
Nr. 190-840

Postaux-Chèques
Paris
Nr. 776-84

Téléphone : Danton 04-42

Adresse Télégr. GEBOLFF-PARIS

L'Art Populaire Polonais

En vente aux « Amis de la Pologne » 16, rue Abbé-de-l'Epée, Paris (5^e).

Etoffes de Lowicz, à bandes multicolores, à partir de 20 fr. la pièce.

Etoffes de Wilno, en lin, ou lin et laine, inusables, dessins d'un très beau style.

Poupées en costumes nationaux, à 10, 15 et 60 fr. couple de Lowicz : 40 fr., couple de Cracovie : 40 fr. (chaque poupée séparément 25 fr.)

Rubans de Cracovie en soie brochée. Prix divers, de 5 à 12 fr. le mètre.

Joujoux, serpents 8 fr.; sifflets 2 fr. etc.

Papiers découpés de Lowicz, chaque composition : 8 fr.

Céramiques diverses, petits objets de 3 à 15 fr.

(Port en plus.)

« NARODOWIEC »

Rue Emile-Zola, LENS (Pas-de-Calais).

Tél. 227

C/c postal Lille 166-57

Le grand Quotidien de l'émigration polonaise en France.

Le plus fort tirage des journaux polonais paraissant en dehors de la Pologne.

« ILUSTRACJA POLSKA »

Bi-mensuel illustré
pour l'émigration polonaise



« GAZETA DLA KOBIET »

Bi-mensuel illustré
pour les femmes



Le tirage utile de ces éditions
dépasse 70.000 exemplaires.

Le « NARODOWIEC » seul compte 40.000 abonnés.
(Tirage vérifié par la Société de contrôle et de révision de Lille)

*Faire la publicité dans ces journaux
c'est toucher toute la clientèle polonaise
dans la France entière !*

Faites-en l'essai sans tarder !

Vous serez satisfaits !

*Tarif de publicité et spécimens gratuits
sur demande.*

On trouve aux Amis de la Pologne

DES CARTES POSTALES

Série de 12 vues, en noir : 1 fr.; de 10 vues en bistre : 1 fr. 50; de 7 vues en couleurs : 1 fr. 50. Nouvelles séries : 12 vues, 2 r. 50; 8 vues : 1 fr. 50.

DES AFFICHES

Varsovie, le Wawel, Wilno, Goynia, Haute-Silésie : 10 fr. chacune.

DES IMAGES

Portrait équestre du Maréchal Pilsudski, par Szyk : 10 fr. La Vierge de l'Ostrobrama, fond or ou argent : 10 fr. et 5 fr. selon la grandeur.

UN ALBUM

« La Pologne immortelle » : 10 fr. Franco : 12 fr.

DES COUSSINS

en tissus de Lowicz à 25 fr. Brodés avec motifs de zakopane : 35 fr. (ajouter 3 fr. pour le port).

NOTRE INSIGNE

En émail blanc et rouge : 3 fr. Par poste recommandé : 3 fr 75.

DES PROJECTIONS

Sur les villes, les campagnes, l'industrie, l'histoire, l'art, etc.

Le Gérant : H. ANGLES

RODEZ. — IMP. P. CARRÈRE (Maison fondée en 1624).

LES AMIS DE LA POLOGNE

PRESIDENTS D'HONNEUR

MM. les Maréchaux de France FRANCHET D'ESPEREY, LYAUTEY, PÉTAÏN, S. E. le Cardinal VERDIER, le Pasteur BOEGNER, le Grand Rabbin israël LÉVI.

MM. les Généraux WEYGAND, et GOURAUD.

MM. HERRIOT, PAINLEVÉ, PAUL-BONCOUR, R. POINCARÉ.

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Vice-Président : M. Robert SÉROT, député,
ancien sous-secrétaire d'Etat.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.

Chargée des cours de Polonais : Mlle STROWSKA.

Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

Principaux Comités et Groupements régionaux.

(suite).

LAVAL. — *Présidente* : Mme GRIMOD, présidente des Femmes de France ; *secrétaire* : Mlle GLINCHE.

LE CREUSOT. — M. MYARD, Directeur des Ecoles techniques.

LE MANS. — *Président* : M. le D^r OUDIETTE.

LYON. — *Président* : M. LHIRONDELLE, Recteur ; *vice-présidents* : MM. DUVIVIER, Directeur du Tout-Lyon, KOSZUL, ingénieur, PATOUILLET, professeur à la Faculté des lettres ; *secrétaires* : Mlles ROCHE et JOTTEAU ; *adjoint* : M. AUGENOST ; *trésoriers* : M. FROMENT, libraire-éditeur, Mme NAUDE.

MACON. — M. DUHAIN.

MARSEILLE. — *Président* : Colonel GUILLOT ; *vice-président* : M. LÉOTARD ; *secrétaire général* : M. RABILLOUD ; *secrétaires* : MM. ANTONOWICZ et BARBAUDY ; *trésorier* : M. MOUILLERON.

METZ. — *Vice-présidents* : M. PREVEL, ancien Maire ; M. PINON, vice-président du Tribunal civil ; Colonel DEVILLE ; *secrétaire général* : M^e GAUDU, avocat ; *secrétaire-adjoint* : M. FRESMAN, greffier en chef ; *trésorier* : M. RENAULD, banquier.

MONTLUÇON. — *Président* : M. COQUETON, ancien Chef de division de Préfecture ; *vice-président* : Mme FILIPPI, Directrice d'E. P. S. ; M. TOURAINE, Inspecteur Primaire ; *secrétaire* : M. GABRIEL, Directeur du C. C. ; *trésorier* : M. GAUME, professeur.

MONTPELLIER. — *Président* : M. Gaston PASTRE ; *vice-président* : D^r MARTIN ; *secrétaire*, M^e CHAUVET, avocat ; *trésorier* : M. SASSY.

MULHOUSE. — *Président* : M. DE RETZ, directeur général des Mines domaniales de Potasse d'Alsace ; *secrétaire général* : M. Roger DUMON ; *trésorier* : M. D'ANDON.

NANCY.

NANTES. — *Président* : M. LYNIER, sénateur, président de la Société de Géographie ; *secrétaire* : Mme POIRIER.

NIMES. — *Président* : M. PAGANELLI, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire* : Mlle GUERRE.

NIORT. — *Directrice* : Mme BONNECARRÈRE.

ORLEANS. — *Président* : M. BERGER, député ; *secrétaire* : Mlle TRÉGLOS.

POITIERS. — *Président* : M. PINEAU, Recteur ; *secrétaire* : M. Prosper CHANGEUR.
crétaire : M. Prosper CHANGEUR.

PONT-A-MOUSSON. — *Président* : M. GRANDPIERRE, Directeur des Hauts-Fourneaux.

REIMS.

RENNES. — *Président* : M. COLLAS, Professeur à la Faculté des lettres.

SAINT-ETIENNE. — *Président* : M. AUBERT, Inspecteur d'Académie ; *vice-présidents* : MM. BORIE, le Comte DE NEUFBOURG, PONCHARD, SIMON-REYNAUD ; *secrétaire* : M. BIERNAWSKI ; *trésorier* : M. MERLAT.

SAINT-JEAN-D'ANGELY. — *Président* : M. Arthur BONNET ; *secrétaire* : M. SALOMON.

SEDAN. — *Président* : M. MARTIN, pharmacien ; *secrétaire* : Capitaine ARNAUD.

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY, Député, Maire ; *secrétaire* : Mme MOUTON, directrice du Collège ; *trésorier* : M. HENRY.

STRASBOURG. — *Président* : M. HUGO HAUG ; *vice-présidents* : M. Hubert GILLOT, Professeur à la Faculté des lettres ; M. LAMARCHE, Proviseur du Lycée Kléber ; *secrétaire générale* : Mme Hubert GILLOT ; *trésorier* : M. Jean WENGER.

TOULON. — *Président* : Général CASTAING, Président de l'Académie du Var ; *vice-présidents* : MM. FLEURET, GASQUET, Mme DE MORTEMART DE BOISSE ; *secrétaire général* : M. GIRAUD, Professeur honoraire ; *secrétaire* : Mlle Y. GIRAUD ; *trésorier* : M. SLIZEWICZ, Directeur de la Banque de Provence.

TOULOUSE. — *Président* : Comte BEGOUEN ; *secrétaire général* : M. DE MONTFERRAND ; *trésorier* : M. CUGUILLIÈRE.

TROYES. — *Président* : M. CHEVALIER, professeur ; *vice-présidents* : MM. BOURDONCLE, Proviseur et RICOMMARD, Inspecteur primaire ; *secrétaires* : MM. HANDRICHE et PANAS ; *trésorier* : M. SCHWEITZER.

VERDUN. — M. FASCINET, architecte.

VERSAILLES. — *Président* : Général EON.

VICHY. — *Délégué* : M. BARDET-BESSE, architecte.

MEXICO. — *Secrétaire général* : M. Jacques LAUDEREAU.